

DU MÊME AUTEUR :

AUX EDITIONS DE LA N. R. F.

RECUEILS DE PROPOS

Les Propos d'Alain (deux volumes contenant 355 Propos).
Éléments d'une Doctrine radicale (165 Propos).
Propos sur le Bonheur (93 Propos).
Propos d'Economique (90 Propos).
Sentiments, Passions et Signes (82 Propos).
Les Saisons de l'Esprit (91 Propos).
Esquisse de l'Homme (99 Propos).
Preliminaires à l'Esthétique (101 Propos).
Suite à Mars (deux volumes contenant 337 Propos).
Vigiles de l'Esprit (100 Propos).

En préparation :

Jupiter ou des Pouvoirs.
Mercure ou des Marchés.

AUTRES OUVRAGES

Mars ou la Guerre jugée.
Système des Beaux-Arts.
Vingt leçons sur les Beaux-Arts.
Les Idées et les Ages.
Éléments de Philosophie.
Entretiens au bord de la mer (Recherche de l'entendement).
Les Dieux.
Souvenirs concernant Jules Lagneau.
Histoire de mes Pensées.
Lettres au docteur H. Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit (h. c.).
Commentaires de CHARMES, de Paul Valéry.
Commentaires de LA JEUNE PARQUE, de Paul Valéry.
Avec Balzac.
La visite au musicien.

En préparation :

En lisant Dickens.

CHEZ D'AUTRES EDITEURS

RECUEILS DE PROPOS

Cent un Propos d'Alain (cinq séries 1908, 1909, 1911, 1914, 1929).
Wolf et Lecerf, Rouen — M. Lesage, Paris (épuisées).
Propos de Littérature (84 Propos) (éd. Paul Hartmann).
Minerve ou de la Sagesse (89 Propos) (éd. Paul Hartmann).
Propos sur l'Éducation (87 Propos) (éd. Rieder).
Propos sur la Religion (87 Propos) (éd. Rieder).
Propos de Politique (84 Propos) (éd. Rieder).
Le citoyen contre les Pouvoirs (80 Propos) (éd. Kra) (épuisé).

AUTRES OUVRAGES

Stendhal (Collection des Maîtres de Littérature) (éd. Rieder).
Idées (onze chapitres sur Platon, note sur Aristote, études sur Descartes, sur Hegel, sur A. Comte) (éd. Paul Hartmann).
Souvenirs de Guerre (éd. Paul Hartmann).
Entretiens chez le Sculpteur (éd. Paul Hartmann).

LES ESSAIS

ALAIN

HISTOIRE DE
MES PENSÉES

nrf

TREIZIÈME ÉDITION

GALLIMARD

TABLE DES MATIÈRES

ENFANCE	7
JEUNESSE	19
LAGNEAU	24
L'ÉCOLE	33
LORIENT	49
POLITIQUE	58
ABSTRACTIONS	71
ROUEN	81
PARIS	88
LES PROPOS	96
PLATON	113
KANT	124
COMTE	139
OBSCURITÉS	146
FOI	154
LIBERTÉ	160
LA GUERRE	170
ARMÉE	181
BEAUX-ARTS	187
RETOUR	201

LES POÈTES	213
AUDITOIRES	221
LES IDÉES ET LES AGES	227
HEGEL	232
HEGEL ET HAMELIN	238
ENCORE HEGEL	245
DESCARTES	252
MATÉRIALISME	258
GÉNÉROSITÉ	264
SENTIMENTS	269
REFUS DE MISANTHROPIE	276
VERS LES DIEUX	288
LES CONTES	288
RELIGIONS	293
TABLE ALPHABÉTIQUE	299

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX MAI
MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE,
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE,
177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE.
(C. O. : 31.2348)

N° d'autorisation : 24.014

Dépôt légal : 2.7.1936

N° d'édition : 115. — N° d'impression : 54

Il a été tiré de cette édition : sept exemplaires sur Japon impérial dont cinq exemplaires numérotés de 1 à V et deux exemplaires hors commerce marqués A et B; vingt-cinq exemplaires sur Hollande dont vingt exemplaires numérotés de VI à XXV et cinq exemplaires hors commerce marqués de C à G; et trois cent cinquante exemplaires sur alfa Navarre dont trois cents exemplaires numérotés de 1 à 300 et cinquante exemplaires hors commerce numérotés de 301 à 350.

Il a été tiré en mai 1944 cinq cent cinquante exemplaires sur héliona des Papeteries Navarre dont cinq cent dix exemplaires numérotés de 1 à 510 et quarante exemplaires hors commerce numérotés de 511 à 550. Ces exemplaires portent la mention "Exemplaire sur héliona" et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.

ENFANCE

Quelqu'un, que je crois impartial, je veux dire qui n'est ni élève ni disciple, s'est intéressé à l'histoire de mes pensées, et m'a conseillé d'en écrire amplement. Cette parole, qui est de cet été 1935, m'a parcouru comme un éclair. Je n'aime pas les confidences, et jusqu'à ce point que je n'ai pas pu, même sous la forme du roman, écrire quelque chose de ma vie privée; c'est peut-être que je n'aime pas trop à y penser, ou bien que je m'en suis consolé sans cela. J'ai su oublier et recommencer; et cette méthode pratique ne peut être que mise en maximes, puisqu'elle a rompu le récit. Ne pas se raconter est alors une sorte de règle, et presque impitoyable, qui doit conduire à l'oubli.

J'ai manqué à cette règle en écrivant mes Souvenirs de guerre; mais aussi, depuis plus de trois ans qu'ils sont sur le papier, je les garde, j'ai le projet de les relire, je crains de les relire; cette négligence peut-être me détournera de les mettre au feu. Encore n'y trouvera-t-on pas, s'ils voient jamais le jour, des aveux à proprement parler; car, tout hardis qu'ils sont, ils sont encore pleins de prudence. D'après les aveux que je n'ai point faits, on

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1936.


Bibliothèque
A CHICOUTIMI
42287

jugera avec raison que mes souvenirs comme tels seraient toujours des arrangements.

Mais au contraire mes pensées sont avouables, et je ne trouve à me reprocher qu'un genre de paresse qui, à ce que je crois, m'a beaucoup servi. On dira qu'il y a trop d'artifice à séparer les pensées des actions; je veux dire tout de suite qu'il n'y a jamais eu en moi une telle séparation. Bien au contraire ce sont mes pensées qui n'ont cessé de me nettoyer de désespoirs en m'offrant toujours, et encore maintenant, des problèmes très pressants à examiner, ou, en d'autres termes, une bêtise à surmonter; le reste allait comme il pouvait, par des décisions hasardeuses et un parfait mépris de l'opinion, qui m'auraient mené fort loin si je n'avais pas été toujours en souci premièrement de tenir en ordre et équilibre un bon nombre de précieuses vérités. Mais pourquoi ce trésor me fut confié, en vue de quoi, c'est ce que j'ignore, et je ne me soucie même pas de le savoir. Cette remarque fait pressentir que j'ai eu la grâce de n'être pas intéressé aux questions insolubles; mais là-dessus j'ai fini par savoir pourquoi. Je reviens à ce que je voulais dire, concernant l'action de mes pensées sur la conduite de ma vie; je n'en donnerai qu'un exemple, qui est très simple, et qui peut-être ne l'est pas trop. Il y eut un temps, c'était à l'École Normale, où, avec quelques camarades, j'avais pris le goût de boire. Je me souviens qu'un soir où je flottais entre ciel et terre je me sentis porté à écrire quelques pages sublimes; la plume volait; mais au matin ce n'était rien, ou plutôt c'était un parfait exemple de la bêtise dont je pars toujours; car il n'est pas de jour dans mon existence où je n'aie eu à surmonter à part moi quelque sottise de belle apparence. Or, en ce cas-ci, je m'étais admiré; j'avoue qu'alors j'eus peur de moi, et que ce fut fini de

l'alcool; et pendant près de trente ans après cela je ne bus aux réunions que du café et du lait. Je ne dis pas qu'il n'y eut pas d'exceptions; car toujours un verre à boire fut pour moi comme une bêtise à faire, chose dont je ne me privai jamais tout à fait. Je connus donc l'ivresse par rencontre, mais je n'y croyais plus, je ne l'espérais plus, je ne la cherchais plus, j'avais jugé ces grandeurs-là. C'est assez maintenant de préambule; car on sent bien que j'aurais plaisir à parler de moi d'une certaine manière; mais ce plaisir est méprisable à mes yeux, autant que tous les genres d'ivresse. Je désire raconter ici des heures sans aucune ivresse, et la partie enfin de mon existence dont joyeusement je réponds.

De l'enfance je dirai peu; car elle ne fut que bêtise. J'imitais, je récitais, je jouais, je lisais, je me racontais des histoires interminables et qui ressemblaient pour le fond à mes deux livres d'enfant dont l'un était L'Histoire du chevalier Bayard, et l'autre un roman à souterrains, en une douzaine de volumes, qui avait pour titre Victor ou l'enfant de la forêt. J'ai encore aujourd'hui le pouvoir de m'occuper de longues heures à me raconter des aventures où je suis toujours le héros imperturbable et invincible. Toute ma vie ces récits de moi à moi furent militaires; il s'agissait toujours d'exterminer des ennemis, et je ne m'en privais pas. J'ai encore l'idée d'une île imaginaire, que je formai bien avant d'avoir lu L'Île au Trésor. Sous ce rapport je n'ai fait aucun progrès; tous ces récits sont marqués de la même niaiserie énorme. Ici se trouve la partie de l'homme qui aime la guerre, les honneurs et le pouvoir; je l'ai bien reconnue aussi dans mes semblables, où peut-être elle se mélange plus perfidement à ce qu'ils nomment leurs pensées. Pour moi je crois avoir assez humilié ce genre de gloire, qui ressemble beaucoup à celle

d'un général français entrant à Metz après l'armistice. Or j'ai rêvé d'être général, j'ai rêvé de vaincre, de gouverner, de forcer, de terrifier. J'ai encore une sorte d'indulgence pour de tels rêves; toutefois je n'y crois point. J'espère expliquer amplement cette situation. Plus d'une fois j'ai rêvé au sens plein, c'est-à-dire dans le sommeil, que j'étais couronné par les Académies, ou décoré; je le note parce que dans mon rêve j'en éprouvais du plaisir. Or mes rêveries enivrantes allaient bien au-delà de ces médiocres succès. Je n'y crus jamais, cela veut dire que j'en sentis toujours le creux et le ridicule. Par exemple si je rêvais que j'étais riche, ce qui me semblait ridicule en cela c'est que cette richesse ne tenait à rien; je ne pensais pas aux travaux, mais je savais en même temps qu'il était ridicule de n'y pas penser. De même je me voyais tyran, mais je ne concevais pas les moyens; et aussitôt la réflexion me faisait découvrir ces moyens, qui ne m'enchantaient pas, parmi lesquels le pire à mes yeux était qu'il fallait se croire. Je suis persuadé qu'il y eut des moments où Alexandre, César ou Napoléon furent bêtes comme j'ai toujours juré de ne l'être pas. Telle est l'histoire sommaire de mes ambitions.

Donc une enfance sotte comme elles sont toutes. Je ne vois à y remarquer que deux changements dont l'un m'est clair et l'autre obscur, et qui sont des changements de pensées. Le premier est que la géométrie me fut révélée au collège de Mortagne, par un prêtre qui l'enseignait sans la comprendre. Je vois encore en ses mains le petit manuel à l'usage des élèves de quatrième; ce manuel je ne l'ai jamais lu. Lui, qui voulait se mettre au pas de l'Université, il lisait tout haut la démonstration, après avoir tracé la figure au tableau noir. Et il était clair que les preuves de raisonnement selon Euclide ne le touchaient

nullement; son affaire, et ce qu'il ajoutait au livre, c'était de vérifier les conclusions par le mètre et le compas. C'est là que je vis naître une certaine géométrie qui n'est nullement la géométrie. Et en même temps je soupçonnai l'autre, la vraie; je la soupçonnai, j'y vis comme en éclair quelque chose de neuf et de beau; ce qui fut pleinement confirmé l'année suivante, quand je suivis de nouveau la quatrième au lycée d'Alençon.

L'autre changement fut tout aussi radical. Jusqu'à l'âge de douze ans j'avais dit mes prières, appris le catéchisme, confessé mes péchés, communie en toute bonne foi; je le sais, car j'avais bien peur du diable et de l'enfer; mais il faut dire aussi que j'étais consciencieux à répondre la messe et à dire le chapelet, au point d'avoir eu là-dessus une réputation non contestée, non moindre que celle de mon camarade Gasselien, pur percheron et qui l'est resté. A nous deux nous formions l'équipe première à qui l'on confiait les dizaines de chapelets à dire pour quelque moribond de la ville. Je me souviens que quelquefois on nous mettait dans le jardin du Principal, avec permission de manger des groseilles entre deux chapelets. Ici nulle supercherie jamais; au contraire la pure vertu de deux novices. Or deux ou trois ans plus tard je ne trouvais plus en moi la moindre trace de cette religion si sincère, sans que je puisse dire comment ce changement s'est fait. Peut-être la peur a-t-elle cessé de régner quand les muscles ont pris force. Toute mon enfance fut peureuse. J'imaginai terriblement, et non pas seulement le diable, mais toutes sortes de voleurs; je prenais très au sérieux les histoires de voleurs, qui ne manquaient pas dans ce pays couvert et peu habité. Or toutes les peurs s'en allèrent ensemble, ou, pour mieux dire, elles cessèrent toutes ensemble de gouverner mes actions. Je n'oserais

pas dire que la religion n'est que peur; toujours est-il que la religion s'en alla de moi en même temps que la peur.

J'ai beaucoup réfléchi sur ce passage, qu'en ce temps-là je remarquai à peine. Pour tout dire là-dessus, je suis persuadé que les émotions premières ne changent guère, mais que, dès qu'elles sont refoulées par un mouvement de résolution virile, elles sont sans avenir et comme oubliées; un mouvement exclut l'autre. Il importe peu, disent souvent les héros, que l'on ait peur avant l'action. Or devant les fantômes l'action est tout de suite à faire, c'est-à-dire exécuter ce qu'on voulait, aller voir, etc. Cette peur doit donc être réduite à un très court moment; d'où cette conséquence que l'audace, qui est comme le mouvement propre de l'incrédulité, fait fuir aussitôt les dieux et les diables. Au reste, dans le même temps où je prenais de la force, je passai sous le gouvernement des hommes, sans compter l'exemple de mes camarades de lycée; et parmi eux tous je ne pourrais pas citer un croyant. Qu'en penserait mon Gasselini? Je n'ai pas eu l'occasion de le savoir; mais je sais qu'en paysan qu'il est il ne s'est point posé la question; et maintenant sans doute il est religieux comme il est royaliste. Or on saura dans la suite que j'ai de quoi être religieux et royaliste si je voulais bien. C'est ce mot-là, si je voulais bien, que l'on brûle dans l'hérétique. Pour finir là-dessus je dirai que les gens m'étonnent toujours, et Pascal aussi, lorsqu'ils disent que la religion est incroyable, et qu'il faut un coup du ciel pour la faire entrer; je sens plutôt tout le contraire, et c'est en quoi je me crois le plus irréligieux peut-être de tous les hommes que j'ai connus. Au fond, tous masques arrachés, tous rôles défaits, tous lieux communs écartés, je suis assuré qu'ils ne sont pas plus religieux que moi. Cette comédie qu'ils donnent est politique.

Revenant sur cette expérience, qui fut, il me semble, sans aucune idée, je crois que j'y formai et fortifiai pourtant une idée d'importance, à savoir que l'émotion n'est en fait que du mouvement. Car c'est la même chose de mépriser la première peur, et de distinguer, à la façon de Descartes, son âme de son corps; et c'est par le mouvement du courage que l'on se prépare à comprendre dans la suite, si l'occasion s'en trouve, qu'il n'y a point de pensée dans l'émotion, qu'elle ne dit rien ni ne prouve rien. Et tel est selon mon opinion le véritable examen des preuves. Et, comme je le remarquerai plus d'une fois, ce n'est pas au fantôme qu'il faut demander ses preuves, car dans ce cas nul ne peut parier qu'il ne verra jamais un fantôme irréfutable. Mais plutôt il faut savoir que toute pensée commence par un fantôme qui jamais n'est rien. Ils sont donc tous renvoyés d'abord et par provision dans le corps humain, où se trouve leur vrai lieu; ils n'en reviennent plus.

On verra dans la suite que je n'ai réfléchi sur aucune chose autant que sur la liberté du jugement. Dès cette époque la liberté vive et prompte dans l'action était comme mon geste favori. J'ai remarqué ce même geste en beaucoup d'autres. Et jamais la perspective d'une contrainte ou seulement d'une délibération n'a fait qu'éveiller cette riposte foudroyante qui, en changeant la situation, rend inutiles aussi et hors de lieu toutes les réflexions qu'on allait y faire. Ce trait de caractère, qui est une sorte de violence qui devance la colère, est encore aujourd'hui la seule chose qu'on puisse craindre de moi. A qui veut empêcher ma liberté, je la prouve témérairement. Ce genre de décision équivaut souvent à une extrême méchanceté, quoique dans le fond il n'y ressemble point du tout. Or, ayant depuis réfléchi à ces brusques changements de

direction, et irrévocables, j'ai compris qu'ils m'avaient surtout été utiles dans la conduite de mes pensées. L'art de ne plus penser à ce que je veux déposer résulte de ces brusques changements du corps; l'effet en est étonnant, quoiqu'on ne veuille point y croire. Et dès que je suis buté à ne plus penser à une certaine chose, je ressemble à un tyran qui a donné l'ordre d'écartier à jamais un importun. Cet esprit de simplification est excellent dans les pensées. C'est ainsi que j'ai toujours pris parti, me jetant souvent dans la première décision qui s'offrait, et n'y revenant plus. L'écriture traduisait cette décision dans le geste, et j'étais délivré d'irrésolution. Encore maintenant dans l'action d'écrire, je choisis souvent ce qui, à délibérer, serait incertain. Et tant pis pour moi; il faut que je m'arrange de ce choix, car j'ai horreur de revenir. D'où l'absence de ratures. Et ce que je remarque, c'est qu'il n'y a point de différence entre décider et faire. Bien plus tard, et comme je proposais à des garçons déjà instruits d'écrire des définitions en bon style et sans rature, je leur disais : « Surtout ne réfléchissez pas; écrivez, engagez-vous. » Cette méthode rompt tout esclavage. L'inconvénient c'est qu'on manque souvent. Mais ma règle constante fut toujours de tout recommencer, plutôt que de corriger. Or cette sorte de méthode assez brutale avait, de première vue, quelque chose d'inhumain dès que je l'appliquais aux problèmes pratiques. Il est dur de ne jamais revenir. Mais je fus trop souvent en difficulté avec moi-même pour n'apprendre pas à abolir le rétrospectif. C'est se délivrer des repentirs, comme parle Descartes. Aussi ai-je bien reconnu en lui le maître qui me convenait; non pas que je l'aime tant; mais il ne s'agissait pas ici d'aimer ou de n'aimer pas. Il fallait promptement s'enfuir de ses premières pensées, et prendre parti. J'ai su

depuis qu'en prenant parti on retrouve tout ce qu'on avait laissé. Ici se montre, autant que je sais, la philosophie véritable. Et à cet âge que j'avais quand je cessai de croire, je ne me souciais ni de philosophie ni d'aucun savoir. J'apprenais latin, grec et français par contrainte quoique sans ennui. Mon attention était toute aux plaisirs des vacances, comme participer aux travaux d'hommes, faire ma part de moisson, aider à dresser des chevaux, être rabatteur et porte-carnier, pêcher le gardon ou l'écrevisse.

A quoi je vois deux exceptions dignes d'être remarquées. La première concerne la géométrie, qui me fut enfin expliquée au lycée par un homme scrupuleux, qui, lui, savait saisir la preuve au-dessus de l'expérience. Sa coutume était de monologuer lentement devant la figure qu'il avait tracée; il s'agissait pour nous de retenir son très prudent discours, et il ne souffrait pas qu'on y changeât un mot. Comprendre, pour mon compte, c'était fait tout de suite; mais le langage occupa pour la première fois mon attention. Je remarquai le sens des liaisons, telles que car, donc, c'est pourquoi. Je m'intéressai à l'art de dire sans ambiguïté, et avec le moins de mots qu'il se pouvait; j'ai poussé jusqu'à préférer ce qui était dit avec le moins de lettres. J'eus l'occasion de m'exercer. Car, aux compositions trimestrielles, on nous posait, après ce que l'on nomme les questions de cours, quelque problème de géométrie pure; et comme je fus premier d'emblée avec 10 partout, ce fut une sorte de pari, pour moi et pour tous, que je réussisse toujours aussi bien. Le professeur saisissait vivement ma copie, portait ses yeux sur le problème et souriait. Or le 10 partout (c'était le maximum, qu'on ne donnait jamais) supposait que la solution du problème fût exposée avec élégance, c'est-à-dire selon les règles de la précision et de l'économie; je le savais bien; je voulais

gagner mon pari, et je le gagnai pendant cinq ans. Voilà qui m'a donné l'idée du travail, car les autres choses n'étaient qu'un jeu. Et toutefois ces brillants résultats donnèrent lieu à une grande méprise. L'excellent homme me vit déjà polytechnicien; il forma d'abord le projet de me faire recevoir en même temps aux deux baccalauréats, lettres et sciences. Il ne m'épargna point ses conseils, mais sachez que je n'ouvris pas un livre à cette fin, et que j'ignorai profondément les courbes usuelles, qui étaient justement le complément qu'il fallait savoir. Cela n'était plus dans mon pari. Bref je fus honteusement refusé aux sciences, et, comme disaient mes camarades, bêtement refusé. Ce ne fut pour moi qu'un petit ennui; mais ce qui me choqua ce fut de voir que les professeurs et à leur suite mes parents demeuraient persuadés que j'avais été refusé très injustement; je protestai, et on ne m'écouta seulement pas. Cela me fit réfléchir à ce moment-là, et me fait réfléchir encore. Je n'avais pas assez pesé ce capital de confiance que tous avaient placé sur ma tête. J'avais bien remarqué que mes camarades me faisaient un devoir d'être le premier sur eux en toutes matières, et ce sentiment m'a donné une haute opinion de l'homme; car après tout ce n'étaient que des gamins. Eh bien ils furent humiliés de me voir humilié, et ils surent bien m'en faire des reproches. Ce qui étonnera davantage, c'est un trait du professeur d'histoire, qui posait toujours la question de composition de façon que je pusse m'en tirer par le talent, sans savoir beaucoup; il ne s'en cachait même pas; et les camarades trouvaient que c'était bien ainsi. Porté donc par l'opinion unanime vers des destinées supérieures, j'étais tout à fait ingrat. Les romans de Dickens, les Contemplations de Hugo, et la musique occupaient tout mon temps.

La musique me fut révélée (ô Platon!) en même temps que la géométrie. Et c'était la plus mauvaise et la plus plate musique. Le lycée avait une fanfare dirigée par un homme qui savait le métier mais qui négligeait le détail. J'appris donc quelques instruments faciles, cornet, trombone, basse; je me jetai sur les parties, les accords, les dissonances, choses neuves pour moi. Pour finir je fus sous-chef, et en cette qualité je faisais à peu près tout. Comme nous n'étions pas riches, j'eus l'idée d'acheter seulement les parties directrices (la réduction au piano) et de distribuer moi-même les parties, en tenant compte des moyens de chacun. En me trompant j'appris. Le chef finit par me traiter en ouvrier. Il arriva que le censeur mourut, et que le chef de musique s'attendrit (c'était un homme de café) jusqu'à griffonner sur un mauvais papier une marche funèbre à exécuter le lendemain. Je reçus le papier, je déchiffrai, je devinai. Le chef vint finir les répétitions. Ce fut une plainte dans les tons mineurs, comme toutes les fanfares en font entendre aux enterrements. Cette musique ne valait rien; pas plus que nos polkas, valse et pas redoublés. Mais enfin l'harmonie est la même pour toute la musique, et de là vient que je sais la musique. J'ai aussi gardé de ce temps-là un goût marqué pour la mauvaise musique, et une aptitude à en fabriquer tant qu'on voudrait, à ce point que je suis assuré de gagner ma vie demain en inventant des marches et des danses pour les fanfares communales. A ce moment-là je n'avais rien entendu de Mozart ni de Beethoven. En cette méthode de formation il y avait du bon et du mauvais. J'eus comme on voit cette chance que, pour mes commencements, je m'intéressai à l'art autrement que pour en parler.

Ma carrière de polytechnicien fut courte. On demanda

et on obtint pour moi un transfert de bourse au lycée de Vanves (depuis lycée Michelet). Je devais réparer en octobre mon échec de juillet, et suivre les mathématiques spéciales. J'allais entrer sans enthousiasme dans ce chemin quand un vieil ami de mon père, et qui me regardait faire depuis longtemps, me dit tout soudain : « Ne prépare donc pas Polytechnique. Avec bien moins de travail tu entreras à Normale lettres. » Cela me plut. Les gens de Vanves ne discutèrent pas, et c'est ainsi que je fus jeté dans une carrière à laquelle je n'avais jamais pensé.

JEUNESSE

J'ai dit que je passerais sur les souvenirs intimes. Je ne dirai rien de ma vie familiale; et je crois que je n'en pensais pas beaucoup. Je me prouverais bien aisément que je fus un enfant malheureux; mais ce ne serait pas vrai. Je ne veux retenir que ce qui m'a donné à penser. Mon père était une sorte de Diogène qui m'emmenait dans son tilbury; je tins bientôt les rênes, et, à mesure que je prenais des forces, je l'aidai dans son métier de vétérinaire où il était maître et reconnu tel. Manuellement j'appris beaucoup. Voici maintenant un exemple des remarques qui m'ouvrirent l'esprit. Un jour, me montrant un cheval qui trottait à cinq cents mètres, il me dit : « Tu vois ce cheval borgne? » — « Borgne, répondis-je, comment le sais-tu? » — « Il faut, dit-il, que tu sois bien bête; regarde une de ses oreilles qui explore en tournant; c'est de ce côté-là qu'il est borgne. » Une autre fois il m'expliqua, comme parlant à lui-même, pourquoi les Américains, qui nous achetaient beaucoup, n'arrivaient point à fixer la race percheronne chez eux. « Ils n'ont point, dit-il, nos pâturages secs. Dans les prés humides nos chevaux prennent une maladie du pied, c'est le crapaud, qui fait qu'ils marchent sur la pointe; et de là la croupe se

déforme; ils n'ont plus que des rosses après deux ou trois ans. » J'entrevis que les formes animales étaient comme la forme des collines. Et depuis ce jour je n'ai jamais cessé de penser en darwinien. Mon père parlait peu; il trouvait quelquefois des boutades qui n'étaient pas sans portée. Quand je fus reçu agrégé il me dit : « Peut-être que tu n'es tout de même qu'un imbécile. » Je n'avais pas besoin de cette leçon; mais disons plutôt qu'on a toujours besoin de cette leçon. Est-ce mon père encore qui m'a donné le goût de l'astronomie? Il était lecteur de tout, et même de la vie des saints, quoiqu'il ne fût pas religieux le moins du monde. Je crois que son astronomie n'allait pas au delà des curiosités; mais enfin il me montrait de son fouet Sirius, « l'étoile la plus rapprochée de la terre ». Est-ce à ce moment-là ou plus tard que je me demandai comment on pouvait savoir cela? Toujours est-il que ce fut la géométrie qui me plut dans l'astronomie. Et encore maintenant je me moque bien des années-lumières et des nébuleuses-spirales. Mais je laisse ma famille; car j'ai toujours voulu m'en tenir là-dessus à de pieux mensonges qui n'intéressent pas le lecteur.

Je m'étendrai un peu plus sur un homme à qui je ne devais pas respect, qui ne me demandait pas respect, et qui voulut bien s'intéresser à moi. C'était un avocat, un peu plus jeune que mon père, célibataire, et qui vivait très bourgeoisement. Il était monarchiste et même légitimiste, comme on était communément dans le Perche. Il se moquait souvent de moi, disant qu'il voyait bien que j'étais républicain et que cela ne me mènerait à rien, et autres propos d'homme de cour; c'est ce qu'il aurait voulu être. Mais il avait beaucoup lu, et bien. Il croyait à l'amour et à l'honneur. Un de mes étonnements, et qui dura jusqu'à aujourd'hui, fut de l'entendre un jour sur

le mensonge, comme je lui disais mon embarras là-dessus, car nous parlions de tout. Il me dit et me répéta très solennellement qu'« on ne doit jamais mentir en aucun cas, et que les faiseurs d'exceptions sont des sophistes ». Je l'aurais pris lui-même dix fois le jour à mentir; il n'y avait point d'homme plus capable que lui de garder absolument un secret. Son visage, au reste, qui était beau, était naturellement fermé et impénétrable. Je me suis dit quelquefois qu'il aurait fait un homme d'Etat; et au reste il fut un des conjurés de la conspiration boulangiste. Mais, sur le mensonge, que penser du principe? Comment passer du principe à l'application? Je savais que cet homme n'était point hypocrite avec moi. Et d'ailleurs je n'eus jamais de lui aucune explication. J'ai bien écrit cent pages sur ce grand sujet avant de formuler quelque chose que je pusse seulement garder. Ici je tombais droit sur l'homme et j'y trouvais du solide et de l'opaque, et, qui plus est, je sentais là du substantiel, et très respectable, et très raisonnable, quoique très peu cohérent. D'où vient cela? Sans doute de ce que, quoique je le visse peu cohérent avec lui-même, j'avais pleinement confiance en lui; et je suis encore persuadé qu'en cela j'avais raison et qu'il ne m'a jamais menti ni sur le mensonge ni sur aucune chose.

Je touche ici de la main un des murs dont j'ai fait quelque chose. J'ai toujours méprisé les solutions, et j'ai fini par savoir pourquoi. Toujours est-il que les problèmes à objections et solutions me jetaient dans le vide. Je me trouvais en présence de combinaisons toutes vraisemblables et toutes instables, qui m'ont toujours inspiré la plus grande défiance. Je hais presque autant l'argument que la réfutation. Je ne me plais qu'à un genre d'obscurité que je connais bien, qui n'est point vide ni creuse, mais pleine au contraire, et à laquelle je viens buter et encore

buter, nullement impatient de la percer, et au contraire tranquille et assuré de ne point la percer. J'ai donné quelquefois une autre image de moi, parce que je fus toujours improvisateur et mystificateur, souvent brillant, souvent redouté, envié, critiqué fort sévèrement par ceux que je criblais. Pour moi je n'y voyais aucune importance, ni dans les suites non plus, car l'opinion que je laisse de moi ne me fait rien; et ceux qui me jugeaient léger ou pire, je n'ai jamais remué un doigt pour changer leur opinion. Encore maintenant je suis le même. Il n'y a pas longtemps que je me trouvais (ce n'est pas ma coutume) à une sorte de déjeuner politique et littéraire; je fis subir à mon voisin, qui était un important bien connu, toutes les épreuves de l'acrobatie, non pas pour l'éblouir, mais pour m'amuser; de ce qu'il en pensa par réflexion je ne me soucie point. C'est dire si, dans la politique active, quand j'y fus mêlé, je fus soupçonné et dénoncé et méprisé par les purs, sans m'en inquiéter; et j'avais bien raison, car ils revinrent toujours de leur opinion jusqu'à me considérer comme un des hommes les plus fermes et les moins disposés à trahir.

Cet ami dont je parlais m'emmena bien des fois à la chasse dans une contrée presque sans habitants, qui se trouve aux sources de l'Eure, et qui est toute en forêts et en étangs. Ayant cessé très tôt de chasser moi-même, je me promenais dans ces solitudes; j'y barbouillai des toiles, j'y rencontrai le cerf et le sanglier. Le soir j'avais la conversation de mon hôte, qui était un jugeur, et qui avait de l'expérience. C'est lui qui me fit lire Balzac et les Goncourt; de Stendhal il ne savait rien (c'était vers 1885); je trouvai chez lui Anna Karénine, qu'il me parut ne pas connaître. Balzac fut, comme il est toujours, un texte inépuisable à récits et à réflexions. Lui ne discutait guère,

mais plutôt il suivait. J'admirai que ce suiveur fût si évidemment un esprit libre. Comme il s'appliquait à me donner les manières du monde, qui me manquaient tout à fait, je retins premièrement, comme une politesse à l'égard des grands auteurs, cette manière de leur donner toujours raison. Rien n'a plus étonné d'abord et plus tard rien n'a plus choqué ceux qui se mêlaient de me juger. J'ai vécu par mon métier dans le monde des réfutateurs, détestable espèce.

Mais j'anticipe encore. En compagnie de cet homme qui était à la fois très haut et très poli, j'imitai les manières, sans penser beaucoup au delà. C'est de lui que j'ai pris l'habitude de ne jamais donner les raisons d'un refus. J'ai compris depuis que refuser en donnant des raisons ce n'est point refuser. A regret je laisse sur mon chemin cette ombre aux larges épaules, qui doit errer aux Champs-Élysées avec son fusil et son chien dans des ombres de bois, si les dieux sont justes.

LAGNEAU

Me voilà au lycée Michelet, où je suivis les leçons de Jules Lagneau. Je connus un penseur, je l'admirai, je résolus de l'imiter. Dès ce temps-là et depuis j'ai bien plaidé pour mon maître; mais l'ai-je continué comme il aurait voulu? Assurément non. J'ai appris de lui un genre d'analyse qui adhère à l'objet, et qui est de pensée pourtant. Ses recherches sur la vue, le toucher, l'ouïe, m'ouvrirent un monde. Je connus que l'univers des choses est aussi un fait de pensée. Par exemple, interrogeant la distance, qui est l'élément de l'espace, je compris qu'elle n'était rien que pensée, car elle n'existe pas, elle n'est que rapport des choses à moi et des choses aux choses. Ainsi ce brillant espace qui semble le vêtement des choses, je le connus changeant, construit, parcouru, tracé, creusé, et n'ayant d'être que par le jugement; à chaque fois supposé, évalué, maintenu; à chaque fois périssant par l'inattention. Cette idée, que je voulais refuser, que je ne pouvais refuser, me changea pour toujours en me plaçant et replaçant dans l'état d'étonnement et de difficulté où je voyais mon maître tous les matins. Oui tous les matins n'importe quel homme reconstruit le monde; tel est le

réveil, telle est la conscience; et tous les matins le philosophe, par un réveil redoublé, admire ce réveil même, et reconquiert l'âme de l'âme. Je n'ai guère bougé de là; car cette découverte je n'ai pu ni m'y endurcir, ni m'y accoutumer, ni même y croire. Une découverte, on ne peut que la faire et la refaire. « La pensée est la mesureuse »; cette formule de Lagneau (que je rappelle parmi tant d'autres) me préservait de l'idéalisme vulgaire; car la mesure est comme l'étoffe du monde; et c'est justement par la mesure que le monde cesse de dépendre de moi. La pensée me jette donc hors de moi. Elle n'est subjective, elle n'est moi, qu'autant qu'elle saisit la relation de mes mesures à mon poste d'homme, ce qui est encore percevoir un objet dans le monde. Et les passions mêmes ne sont perturbatrices que par rapport au vrai des choses et des situations, lorsque l'illusion et l'erreur sont jugées. J'arrivais quelquefois à penser que si je n'avais pensé en Dieu de quelque manière, je n'aurais pas pensé du tout. Cela est spinoziste; et j'ai su depuis que Lagneau était plus spinoziste que je ne croyais. Ce qui est étonnant, c'est que je ne sois jamais arrivé à être spinoziste. En ce temps-là je commençai à copier L'Éthique presque sans y rien comprendre. Ce qui m'emportait en quelque sorte au troisième ciel c'était de trouver dans mon propre rêve du monde des vérités éclatantes, et outre cela et par cela le monde lui-même, l'existence elle-même. En sorte que je fus guéri pour toujours d'une maladie à laquelle je ne croyais guère, qui est le scepticisme. Bien loin de me dire que la vérité est loin de moi et séparée de moi, au contraire j'ai le sentiment que je tiens vérités sur vérités, et en un sens tout ce qu'on peut savoir. Et d'après cela je n'attends pas que le système de toutes les vérités soit fait; je ne suis même pas curieux de savoir comment

il serait fait; je suis assuré au contraire que toutes les vérités périraient dans le système des vérités. C'est le monde qui se tient ainsi une partie portant l'autre, ce n'est point la pensée. Et je n'ai jamais cru que les idées puissent exister en quelque sens que ce soit; mais au contraire les idées ne sont que par un mouvement dialectique qui les construit; on n'est jamais assuré de les trouver où on les a laissées; au contraire il faut les retrouver; et je ne pense même pas qu'il y ait un ordre vrai pour les retrouver. Les ordres s'entrecoupent, et la mathématique en donne l'exemple. Mais encore la mathématique met ses idées en garde, ce qui est les perdre, au lieu que la philosophie ne peut mettre ses idées en garde parce qu'elle comprend qu'une idée ne se met pas en garde. Je ne sais pas si Lagneau acceptait pleinement cette règle du jeu; je crois pourtant qu'oui. « Il n'y a point de vérité absolue, disait-il, c'est notre pain quotidien assuré. » Mais il était homme aussi, il me semble, à vouloir quelquefois une doctrine moins mouvante, une doctrine qui eût un corps. Ce que j'ai remarqué, c'est que beaucoup de disciples, et qui n'étaient pas des pires, ont voulu savoir le vrai de cette recherche, le vrai substantif, le vrai sur quoi on peut compter. Léon Letellier était de ceux-là; et, par cet appétit de connaissance, il parvint à tirer de Lagneau la célèbre leçon sur l'existence de Dieu, qui a été reconstituée et imprimée depuis. Je n'étais plus sur les bancs à ce moment-là. Il me semble que je me serais opposé à cette tentative sacrilège. Comment? Par le spectacle peut-être d'un auditeur qui ne craignait pas la pensée. Toujours est-il que le dernier mot de Lagneau fut que Dieu ne peut être dit exister. Je le crois bien. Mais j'avoue que cette conclusion peut faire et refaire un drame. Peut-être cet homme avait-il horreur, à des moments, de défaire et

encore défaire tout l'ordre possible. J'essaierai d'expliquer comment je m'en suis tiré. Le lecteur devine déjà que l'indifférence à l'opinion, et le goût même de balancer un peu l'ordre si content de soi, m'ont rendu le métier de penseur moins difficile qu'à mon maître. J'ai pu en vivre heureusement, au lieu que lui en est mort. J'avoue que j'ai toujours été en flèche, et toujours hasardé et hasardeux. Autant j'ai été sûr de ce que j'enseignais, parce que chaque mouvement me faisait toucher la résistance, autant j'étais incertain des effets, dans la supposition que la pensée aurait à refaire l'ordre humain selon elle-même. Mais je crois aussi que cette supposition n'a pas de sens. L'ordre existe terriblement; et la pensée la plus audacieuse ne peut le changer, selon le mot fameux, qu'en lui obéissant. On remarquera que cette position ferme et instable du réformateur (toujours recommencer!) définit la politique radicale telle que je l'entends, je veux dire telle qu'elle est.

Telle qu'elle est! Ce dogmatisme exaspère l'amateur d'idées, qui serait, je le devine, très disposé à me donner raison si seulement j'étais moins assuré. Je ne cherche nullement à plaire, et je ne vois pas pourquoi je feindrais de chercher d'un auteur à l'autre et j'épuiserais toutes les opinions connues, quand j'ai un moyen d'aller droit aux divisions essentielles, ce qui me permet de déterminer l'expérience d'après les idées. Mais ici les sottises objections s'envolent comme des poules. Quelle folle méthode de déterminer l'expérience d'après les idées! Pourtant on ne reproche point au géomètre de calculer la surface d'un champ; car la géométrie ne change pas la surface; au contraire, elle est la méthode qui découvre la surface le plus exactement, au lieu que les passions se tromperont avec bonheur, le nez sur la surface. De même, quand je

dis que je détermine l'expérience politique d'après des idées, je n'entends pas par là que les idées changent l'expérience, mais bien au contraire que les idées font paraître l'expérience comme elle est. Cette méthode est aisée à résumer, mais elle est difficile à comprendre et à pratiquer. Toutes ces pages contribueront d'une manière ou d'une autre à l'expliquer. Au temps où je parlais pour des élèves, je n'aurais pas pensé à donner au public tous ces éclaircissements, qui ne vont pas sans une apparente confusion et un mélange de tous les problèmes; les élèves se tiraient de là, au moins quelques-uns. Le lecteur le plus cultivé y trouvera des difficultés; mais peut-être il persévérera, s'il a fait l'expérience que la pensée est, pour le simple amateur, la fonction la plus décevante. Il faut savoir s'y prendre. Lagneau disait souvent que le métier de penser s'apprend comme le métier de forgeron. Ai-je bien compris cela comme il l'entendait? Me voilà à l'âge où ces questions n'ont plus de sens. Je me tire d'affaire par tous moyens; je prends aux uns et aux autres; et que m'importe si Platon a bien pensé ce que j'y trouve, pourvu que ce que j'y trouve m'avance à comprendre quelque chose? Cette pensée s'est fortifiée en moi peu à peu. Il m'a semblé qu'à mesure que je comprenais mieux mes auteurs préférés, j'étais moins tenu à l'exactitude littérale. Mais on verra assez dans la suite comment j'ai pris les auteurs.

Sous la discipline de Lagneau, qui était un rude maître, je commençai à former quelque idée des grands auteurs. Souvent L'Éthique de Spinoza était lue, analysée, retournée, et comme vidée sur la table. De mon côté je copiais les fameuses propositions sur un carnet que je vois encore, et je les commentais à ma manière. Il m'arrivait pour ce redoutable auteur ce qui est arrivé sans doute à bien

d'autres; je comprenais tout ligne à ligne, et ces très claires idées, superposées les unes aux autres, formaient une obscurité impénétrable. Pourquoi ai-je continué ce travail ingrat pendant tant d'années? Peut-être par cette sécurité dont je parlais de trouver à tout le moins une obscurité immobile et solide. J'expliquerai en quel sens il m'arrivait de perdre toute espérance; c'est que je faisais en somme le plus difficile des métiers. Or Spinoza m'a toujours guéri, et fort promptement. Il semblait que je trouvasse en lui la pulpe humaine et animale, et enfin toutes les choses comme des sphinx; et j'expliquerai si je puis que c'est là le point de consolation, d'où la liberté rebondit. Car l'erreur des erreurs est de vouloir être libre loin de l'obstacle, ce qui fait que l'on se plaint des difficultés, qui au contraire fortifient dès qu'on veut bien s'étendre dessus et en quelque façon s'y fier tout à fait. Les penseurs de second ordre sont peut-être ceux qui voient les difficultés de loin, et se mettent en défense; c'est se fatiguer avant le combat. Je prodigue les maximes; mais c'est aussi que j'écris à présent pour des amis inconnus qui sont réellement curieux de savoir comment je me suis tiré de la tâche de penser sans aucune supercherie. Je sais qu'ils me permettent de conduire ce monologue à mon gré.

L'autre auteur, qui paraissait aussi souvent que Spinoza, c'était Platon, et encore le Platon le plus obscur. Timée était lu devant nous, et directement traduit du grec par un homme qui y voyait mal et qui ne se souciait nullement de parler avec élégance. L'effet sur moi fut magique. Je n'avais pas idée de cette liberté légère et souriante, qui soudain obtient la plus véhémement attention, et qui elle-même aussitôt nous détourne, comme par égard pour nos moyens terrestres. Je n'ai plus cessé de lire cet

auteur, bien nommé divin, toujours me laissant conduire, et m'amusant à ses jeux de paroles, ou bien à ses histoires de bonnes femmes, arrivant je pense à écouter comme Alcibiade ou Glaucôn, en homme qui est de loisir et qui ne se laisse jamais forcer ni presser. Ce qui sans doute, et dans le travail de métier, qui me fut toujours pénible, me laissa quelque partie de moi toujours fraîche et sortant du sommeil, ce qui fit que d'un regard de côté jetant sa flèche, je compris, au milieu de cruelles difficultés, tout à coup une chose et puis une autre. Il y a longtemps que le cortège des marchands de pensées m'a abandonné sur la route, quelques-uns me donnant tout au plus un regret. J'ai déplu à ces animaux-là (comme Stendhal aime dire) par une hauteur et une promptitude, et un parfait mépris des objections. Pourtant je n'ai jamais senti de mépris pour personne; et je puis descendre bien plus bas qu'un marchand de pensées sans trouver autre que mon semblable et mon frère. Est-ce un malheur d'exprimer souvent le mépris sans du tout le ressentir? Peut-être bien que non.

Me voilà donc en ce lycée de banlieue, jouant le grand jeu de Spinoza et de Platon, par cela même m'exerçant à écrire, et du reste me pliant à tous les exercices de rhétorique pure, l'histoire mise à part, que je n'ai jamais bien retenue. Aux jours de sortie je connus Paris, et ce ne fut pas tout bien; mais je pris de l'amour pour cette masse fumeuse, que je voyais toute de la colline de Vanves, et où je découvrais, comme un explorateur, mille villages et mille peuplades, aussi mal connues, me disais-je, que les fourmis et les abeilles. Mais je dois noter qu'ici encore j'avais le bonheur d'agir avant de penser. Car les deux correspondants qui répondaient de moi étaient deux pharmaciens (deux frères) établis l'un à Jeanne d'Arc chez les

chiffonniers, l'autre à Richard Lenoir chez les petits artisans; et je trouvais tout naturel de faire un peu le porteur de bouteilles de l'un à l'autre. En ces heureux moments bien loin d'observer le peuple j'étais le peuple. Mes pharmaciens étaient des hommes rustiques, enfants de Mortagne comme moi, et sans respect très marqué pour les études littéraires. Ce qui fit que j'explorai bientôt loin d'eux, et les oubliai complètement. J'étais attiré par le théâtre et la musique, dont ils n'usaient point.

Dans les temps qui suivirent, je fus en rapport avec une famille de musiciens, et par un camarade qui rêvait de théâtre. A ce sujet je veux noter seulement ce qui orienta mes pensées. Et certes ce n'était pas peu de connaître à vingt ans pour la première fois Mozart et Beethoven. Par cet entraînement, qui fut ravissement, je me jetai dans les concerts. (Lamoureux était notre héros, et la Neuvième Symphonie était notre préférée.) J'étais moins ravi au théâtre, mais je m'y laissai jeter. Je connus aux Français les contrôleurs et les ouvreuses de façon à avoir toujours une place, même quand je n'avais pas d'argent; la tunique du collégien me donnait ces avantages. Et un peu après je connus aussi les coulisses; je sus que, pourvu que j'y fusse sans chapeau à la main, je n'y étais pas plus remarqué qu'un musicien ou un habilleur. Que vis-je là? Une vanité énorme, et dont je n'avais même pas l'idée, et aussi une simplicité de moyens qui m'éclaira un peu sur cet art si ancien, si puissant, et si tranquillement ridicule. Ce que je veux noter, parce que c'est vrai et peut-être rare, c'est que je ne formai pas une fois l'idée d'être acteur ou d'écrire pour le théâtre. Et pourtant je me souviens d'avoir écrit impromptu un acte en vers pour un divertissement de société. J'avais une horrible facilité à de telles acrobaties. Je l'ai encore. Et ce n'est rien pour moi que

d'écrire des vers convenables et disons même assez beaux. Par où j'ai connu que cet art n'était pas le mien. Mon art c'était plutôt la musique. On a vu par quels misérables commencements je connus les rapports du chant et de la basse. Ce savoir s'est purifié par une expérience plus choisie; et, dans la suite des années, à force de tourmenter le clavier, toujours sans maître, j'acquis un métier d'improvisateur, connu certes de peu de personnes, mais qui avait de quoi étonner. Ce que j'en pense moi-même c'est que j'aurais pu, en passant de l'improvisation à l'écriture, ce qui était une affaire de patience, donner l'être à des créations musicales qui me passèrent quelquefois par la tête. Il est remarquable que l'improvisation au clavier n'eut jamais aucun rapport avec mes véritables inventions. Je suppose que l'improvisation sur l'instrument est un degré qui doit conduire à l'improvisation par le chant et le rythme, et que la musique directement fixée sur le papier doit tarir l'autre, de la même manière que l'improvisation sur l'instrument éteint la facile mémoire de l'enfance. Je n'ai point cherché par là; mais il n'est point de sujet sur lequel j'aie formé autant d'idées que sur la musique. Au reste le peu que j'en ai écrit n'a guère été remarqué. Je ne dirai pas, en imitant Jean-Jacques, que les professionnels m'ont toujours accusé de ne pas savoir la musique; mais c'est qu'aussi je ne me suis pas vanté de la savoir, si ce n'est devant les vrais amis.

L'ÉCOLE

J'abordai donc l'École Normale, et j'y serais entré du premier coup si j'avais mieux connu le terrain. Mais je croyais, comme beaucoup, qu'il fallait essayer plusieurs fois. J'aurais dû apprendre un peu et très vite ce qui me manquait, à savoir l'histoire ainsi que la prosodie latine. Je remis ces études, et ne les fis jamais. En revanche je connus promptement l'art de la dissertation française, soit de littérature, soit de philosophie. Je m'occupais à lire Voltaire de bout en bout; cela faisait, comme je l'ai reconnu, un très bon fond de tableau. Je possédais Molière, Racine et La Fontaine. Je me souviens d'avoir construit brillamment ce que les littérateurs nomment des paradoxes philosophiques; ils ne les aiment pas, mais ils les estiment. Brunetière une année montra de l'humeur, (on savait toujours un peu ce qui se passait) ce qui ne l'empêcha pas de me donner une de ces notes qui forcent le succès. J'ai souvent remarqué dans les Universitaires cette impartialité plus forte que l'humeur et même que les convictions. C'est pourquoi je n'ai jamais cru que certaines idées fussent assurées de déplaire. Ce sont des légendes, qui consolent les candidats malheureux. Pour ce qui me concerne, je suis bien sûr, inconnu comme j'étais,

d'avoir été aussitôt considéré avec faveur, même par l'historien, qui faisait pour moi ce qu'il pouvait. Mais je ne sais pourquoi je répondais à cette bienveillance par des coups de tête inexplicables. Par exemple, ayant à commenter devant Brunetière un morceau fameux de Hugo (Le feu du ciel) :

L'Egypte! Elle étalait, toute blanche d'épis, etc.,

je le lus tout haut, assez mal, et je me mis à tout critiquer, à l'étonnement du professeur, et, comme je sus ensuite, à l'indignation de l'auditoire. Brunetière voulait me sauver; mais je ne l'aidais guère. Si je ne voyais là qu'un trait de mon caractère, je n'en parlerais pas. Il s'agit à ce que je crois d'un mouvement de l'esprit qui m'est naturel, et qui est ma respiration même. Une idée que j'ai, il faut que je la nie; c'est ma manière de l'essayer. Et s'il m'apparaît qu'il n'est pas opportun de la nier, c'est alors que je me précipite à la nier; sans aucun scepticisme; au contraire je suis bien sûr qu'à secouer ainsi l'arbre de la connaissance, les bons fruits seront sauvés, et les mauvais jetés à l'inutile. Cet esprit de contradiction ne joue le plus souvent qu'à l'égard de moi-même; car je ne suis pas porté à réfuter les autres; et je ne réfute pas non plus les auteurs. Je crois plutôt que j'avais honte à mes yeux de suivre le développement le plus facile, celui qui allait de soi. Et je pense que c'est l'exemple de Lagneau qui m'a communiqué cette espèce de vertu qui n'est jamais récompensée. Je ne sais pas comment je me suis soutenu, ayant cette habitude de laisser tout à coup l'idée comme pour me jeter au péril. C'est un peu la même chose que de rompre une phrase qui va trop bien, et cela m'est arrivé cent et mille fois. D'où

la première idée que l'on formait en m'écoutant était d'une incohérence et d'une confusion incroyables. Ce qui est encore plus incroyable, c'est que les gens qui devaient me juger aient eu la patience de m'attendre. Ce que j'ai appris là-dessus, et que personne ne m'avait dit, si ce n'est Platon en se moquant, c'est que l'opposition est le mouvement même de la pensée et le seul moyen de donner du corps aux idées. Cela est sensible dans ces contraires que Platon a dessinés comme par jeu, ainsi le chaud et le froid, le lourd et le léger, le grand et le petit. A force d'y penser j'ai fini par apercevoir que ces contraires étaient inhérents l'un à l'autre, de façon qu'il soit impossible de juger qu'un corps est petit si l'on ne juge en même temps qu'il est grand, ce qui n'est que parcourir toute l'étendue d'un genre et faire courir l'idée. La qualité de bleu, c'est tout le bleu possible, y compris le blanc où la série des bleus vient se perdre. J'ai admiré Maxwell voulant dire que la cire est un liquide dur, et la chandelle un solide mou. Ici le plaisir de contredire ne conduit à rien; mais il prépare une autre notion plus cachée qui est que la solidité ne peut être pensée qu'en relation avec une pression, une pression suffisante devant faire couler le corps le plus dur; on remarquera sur cet exemple que liquide et solide sont toujours ensemble dans chaque jugement, comme Platon voulait dire du froid et du chaud. Je promène le lecteur dans les régions où mon esprit s'est toujours plu, sans avoir réussi une fois sur mille à penser sur la qualité quelque chose de consistant. Toutefois je me donnais de l'air, et je m'entourais de choses défaits à plaisir et formant chaos.

Hegel a trouvé de merveilleuses idées, pleines de matière et de consistance, à force de chercher en chacune son contraire identique à elle. Ce refus de toute facilité

est ce qui l'a mis en route. Au reste je ne rencontrai Hegel que fort tard, exactement après la guerre. Ceux que j'écoutais en ce temps-là, et même Lagneau, semblaient penser que Hegel était un homme qui déduisait l'expérience; et en effet c'est bien là le comble du pédant; mais rien de tel dans Hegel, puisqu'au contraire sa philosophie de la Nature, et finalement sa philosophie de l'Esprit, résultent de l'insuffisance de la logique pure; et une simple lecture de l'Encyclopédie, qui est le résumé du système Hegelien, enlèverait toute espèce de doute à ce sujet. J'ai pourtant lieu de croire que les penseurs officiels d'aujourd'hui pensent de Hegel ce qu'en pensaient les maîtres grands et petits dans le temps de mes études. Cela est mystérieux pour moi. Peut-être cette philosophie de Hegel fait-elle honte à la philosophie enseignée. En tout cas cette difficulté n'était pas pour Lagneau; mais en revanche le préjugé contre tout ce qui était Prussien était bien fort chez lui. Pour mon compte je n'eus jamais de préjugé de ce genre, et je le dois, à ce qu'il me semble, plutôt à ma nature qu'à mon esprit. Car je suis ainsi fait que je ne puis avoir d'ennemis, quand je le voudrais; et telle petite noirceur comme il s'en fait ne m'a jamais donné qu'une indignation imaginaire et de courte durée. Je crois à ce sujet que la colère est en moi trop vive et trop active pour que je ne me mette pas aussitôt en guerre; et l'expérience des suites, que j'ai faite deux ou trois fois, m'a rendu prudent jusqu'à refuser tout jugement pratique concernant les autres. Ce calme exaspère aussi quelquefois ceux qui me voient penser et agir; ce n'est point le calme. Et du reste peu importe. Ce qui importe à dire, c'est que je me joignis à Hegel sans nulle difficulté, ayant coutume d'être Hegelien avant lui, et par molécules. En revanche son système ne m'a ni étonné ni séduit, pas plus qu'au-

cun autre, étant assuré que les systèmes ne sont jamais que des moyens ou des approches. Quant aux vérités qui tombent de Hegel comme la farine du moulin, je les ai reconnues, et seulement éclairées autrement; j'en ai fait ma nourriture et mon exercice. Ceux qui me connaissent savent que je mets les livres en pièces; de la même manière je mets les auteurs en pièces, exception faite pour Platon, qui s'est mis lui-même en pièces. Et toutefois après les avoir longtemps défaits et retournés, j'ai le bonheur souvent de les retrouver tels qu'ils furent. Et c'est une aventure qui m'arriva bien des fois dans mon métier, d'expliquer quelque page difficile, en m'éloignant, croyais-je, beaucoup de l'auteur, en sorte que j'avais l'air d'inventer; mais souvent la page suivante disait comme moi.

On forme, d'après cela, l'idée d'un travail harassant; cela fut vrai dans la suite, par la toute-puissance du métier. Mais au temps de mes études je ne me cassais point la tête; je construisais et je détruisais, et tout compte fait j'accordais beaucoup à la paresse. Je ne le regrette pas. Encore maintenant me faire inattentif et me reposer, c'est tout mon art. J'ajourne de penser. Cela me permet des prises hardies. On peut dire que ce n'est rien, quoique personne ne l'ait dit. Mais pour mon compte j'admire mes pensées de paresseux; elles dépassent de bien loin ce que j'ai rêvé dans les temps de l'ambition.

Je reviens aux examens et concours, seulement pour dire que je connus succès et revers, sans retard notable, et toujours soutenu par une opinion favorable. Toutefois mes trois ans d'École furent bruyants et hors de règle. Je ne pris au sérieux que deux grammairiens, Riemann pour le latin, et Tournier pour le grec. C'étaient deux penseurs; je reconnus aussitôt la précieuse espèce qui est assurée

parce qu'elle doute. Si vous demandiez à Riemann, cet Allemand aux cheveux rouges, le sens d'une phrase de Cicéron, il s'effrayait comme quelqu'un qui n'a jamais su de telles choses; il faisait un nuage de difficultés, où paraissait bientôt le sens, aussi net qu'un bijou, fondé sur preuves, incontestable, unique. Le vieux Tournier (Riemann était jeune) était plus étonnant encore; car son refrain était de s'étonner qu'on eût pu trouver un sens par exemple à certains vers de Sophocle; il cherchait quel copiste avait bien pu faire une faute grossière, et quel grammairien intelligent l'avait ensuite corrigée, de travers naturellement. Lui s'appliquait à ne pas comprendre. Avec cela beau et vénérable comme une médaille. Quand il fut en conflit avec Lavisse (il faisait des chansons sur Lavisse!) nous fîmes une espèce d'émeute en son honneur.

Emeute d'enfants sans aucune idée. La politique n'entraînait pas encore à l'École. On le croira difficilement, car la génération de Péguy, qui nous suivit de peu, fut socialiste, ou bien monarchiste, ou bien mystique. Mais ces problèmes ne nous touchaient pas. Le célèbre Herr, qui était dès ce temps-là bibliothécaire, et déjà socialiste hautement honorable, n'avait encore que peu d'influence, quoiqu'il fût très redouté. Je n'ai pas connu un seul socialiste parmi nous. Le mouvement boulangiste n'avait rien remué. L'affaire Dreyfus devait agiter l'École; mais je parle des années 89 à 92. Barrès était lu dans nos turnes, mais personne ne le prenait au sérieux. Jaurès était tout à fait inconnu. Nous étions partagés entre les Belles-Lettres et les amourettes. L'idée qui remuait les ambitieux était de s'incruster à Paris si l'on pouvait, dans quelque journal. Même l'idée d'un mariage riche ne vint que plus tard. En ce temps-là on voulait premièrement la gloire d'un Sainte Beuve, d'un Renan, ou d'un Taine. Tels étaient les

dieux du jour. Et Taine, qui vivait encore, exerçait une attraction sur presque tous, en ce sens qu'être reçu chez lui et y dîner n'étaient pas des choses impossibles. Peut-être avions-nous tous une sorte d'amour farouche du vrai; mais nous ne le savions pas.

Je m'établis aussitôt contre ces puissances. On ne peut avoir de considération pour Taine si l'on a lu son Intelligence, ou seulement son Napoléon. Je le disais et même je le criais; on me passait cela comme une manie, et il en est de même encore aujourd'hui. On ne comprend guère non plus quand je frappe sur Sainte Beuve à l'occasion. Je suppose que Renan a encore des défenseurs, mais je ne prends même pas la peine de remettre Renan à son rang; il y est descendu de lui-même. Il suffit de lire son Marc-Aurèle et son Jésus, qui sont l'un et l'autre des crimes contre l'homme. Mais il est hors de doute que la génération dont je suis, et celles qui vinrent ensuite, ont adoré ces trois mauvais maîtres. J'étais donc seul, et peu suivi; mais estimé. J'ai trouvé dans mes camarades la même bienveillance et la même faveur qu'auparavant dans mes maîtres. Je suppose que tous m'approuvaient dans le fond. Même Brunetière fut toujours excellent pour moi qui le traitais si mal. J'affectais de lire Platon sous son nez. C'était un homme assez fort pour rire de moi; et le fait est qu'il régnait sur presque tous, représentant et continuant très bien, avec un ton de nouveauté, les trois bedeaux de littérature dont je viens de citer les noms. Brunetière m'encourageait même tout cordialement, comme un contraire, peut-être, dont il sentait qu'il avait besoin. Je crois encore aujourd'hui que je parlais très bien, et droit contre la médiocrité qui, depuis, a couvert toutes les revues. C'était la critique sans âme que je visais, et je visais bien. D'autant que je répandais la terreur,

mais par un mélange où il y avait du cynique et du mystificateur. Je m'étonne encore que l'on m'ait pris sérieusement. J'en conclus que tous ces rusés, parmi lesquels le directeur Perrot, au regard et aux façons de sanglier, jugeaient assez bien de cette violence indisciplinée. Toutefois ils me laissèrent courir à mes risques, le long des précipices qu'ils connaissaient bien.

Herr et moi nous devions nous comprendre. Mais point du tout. Il y eut entre nous un malentendu terrible; ce fut le choc peut-être de deux combattants sans modération. Nos réciproques invectives étaient des plus blessantes. Je l'accusais de savoir tant de langues, et d'avoir lu tant de livres, et d'écraser l'intelligence par tous les canons de l'érudition. Il me traitait d'ignorant, de paresseux, de frivole, destiné, pensait-il, aux petits théâtres et à la Vie Parisienne. Il avait raison de m'avertir; bien longtemps après il m'honora et très franchement, comme il faisait tout. J'ai souvent admiré comme il jugeait bien les hommes et les choses. L'imperturbable courage qu'il montrait contre toutes les puissances est resté un modèle pour moi comme pour tant d'autres. J'ai vu quelquefois ses limites. La partie de l'esprit qui invente était en lui timide et irritée.

Je faisais cependant ma besogne d'écolier. Assez bien, non pas très bien. Mais je pratiquais ma méthode de lire de bout en bout et de ne pas faire d'extraits. Je lus Platon entièrement et presque tout Aristote. J'entrai dans les ouvrages de Kant, et je reconnus aussitôt l'irréprochable maître d'école. Mais je perdis bien du temps en tapage et invectives; sans compter le jeu de cartes, qui occupait une partie de nos nuits. Je crus alors que j'avais la passion du jeu; il n'en était rien. Je m'amuse aisément de tout.

Ce qui s'éclaircit en moi, dans ces trois années, ce fut, il me semble, une doctrine de la volonté. Aristote y contribua, car je le compris de telle manière que l'invention, par individuel développement, fût mise au-dessus de l'intellect. Cette idée est dans le Dieu d'Aristote, mais à la condition qu'on aperçoive, dans cette œuvre confuse, de grands degrés qui élèvent l'esprit, à partir du dieu moteur ou physique, et en passant par l'intellect, jusqu'à l'esprit lui-même. Emporté par cette poésie rustique (car le style d'Aristote, quand il n'est pas mutilé par les copistes, est de première beauté) j'aurais presque oublié Platon. Lagneau, que je vis souvent pendant ces trois années, s'étonna de ce changement, je le sentis bien; mais ce n'était pas un homme à conseiller témérement.

La suite naturelle d'Aristote se trouve dans les Stoïciens. Cette philosophie, toute en fragments, et souvent énigmatique, me donna l'occasion du seul travail d'érudition que j'aie fait de ma vie. En ce temps-là les recueils des textes stoïciens n'étaient pas encore d'usage. Je me donnai le travail de chercher les Stoïciens dans un bon nombre d'ouvrages ennuyeux. C'est alors que j'appris que Diogène Laërce n'est ni ennuyeux ni mal composé. Sextus Empiricus fut moins aisé à dépouiller. Il y avait pire. C'est alors que je pris le goût de lire véritablement, au lieu de me borner à vérifier une citation d'après Zeller. Selon mon opinion ce temps perdu est la matière de nos pensées. Et je commençai alors de soupçonner pourquoi je n'avais pu apprendre l'histoire; c'est que je ne l'avais connue qu'en résumé. Ainsi elle ne remuait rien en moi; j'en ignorais les véritables ressorts. Je veux dire à ce propos que j'ai lu depuis, et plus de trois fois sans rien passer, les Mémoires de Saint Simon, ceux de Retz, et le

Mémorial de Sainte Hélène, sans compter d'autres mémoires de moindre importance. Et enfin j'ai su et connu des parties de l'histoire.

Il faut maintenant que j'explique ce que j'ai trouvé dans les Stoïciens. Non pas seulement cette fièvre résignation que l'on sait, qui est comme un enivrement de pouvoir. Certes ce n'est pas peu. Mais cette doctrine en suppose une autre, qui mette au-dessus des disputes la fonction de vouloir. Car la doctrine de la nécessité, ou du destin, qui est évidemment une partie de toute sagesse, ne manque pas de tout envahir dès que l'on a perdu de vue les raisons assez cachées qui font comprendre que le destin tout seul n'est plus rien. Car, disent les malheureux, il ne dépend point de moi de me résigner; je suis toujours ce que je peux être. Or cette idée a tué plus d'un esprit; je l'évitai toujours comme on échappe à un coup mortel, mais je n'étais pas assuré d'esquiver si bien dans la suite tant que je n'eus pas regardé aux racines de l'idée. Aristote est tout liberté; mais par cela même que la liberté est cachée au fond de la nature, peut-être alors n'y peut-on croire. Un dieu, même libre, est toujours un péril pour la liberté de chacun; je dis un dieu extérieur. Les Stoïciens, il me semble, ont serré de plus près, cherchant ce que serait la connaissance même du monde sans la volonté de connaître. Et leurs formules sont bien frappantes quoique très obscures. Car cherchant, c'était l'objet des polémiques en ce temps-là, le critère de la vérité, ils disaient que la vérité est dans la tension même, ou le ton, de la volonté qui la cherche; ajoutant, comme pour redoubler le paradoxe, que le sage ne se trompe jamais, même quand il dit le faux. Cela est violent. Un de leurs exemples m'a éclairé l'idée par son contraire; car ils disaient qu'un fou qui crie en plein jour qu'il fait jour.

ne tient pas la vérité pour cela. Tout le reste est à deviner. Car que la main ouverte, et puis fermée, et puis serrée, et puis serrée encore par l'autre main, représente avec force les degrés de la connaissance, ce n'est toujours qu'une invitation à réfléchir. Et ce qui pour moi faisait scandale en ce temps-là, c'est que je voyais que des gens à prétention de penser touchaient ces textes sans se brûler. Depuis j'ai compris que le souci premier de presque tous était de trouver une philosophie nouvelle, ce qui supposait que les anciennes sont seulement à critiquer. Je n'ai jamais cru pour ma part qu'il fût possible de trouver une philosophie nouvelle; et j'avais assez de retrouver ce que les meilleurs avaient voulu dire; cela même c'est inventer dans le sens le plus profond, puisque c'est continuer l'homme. Mais avant que j'eusse bien compris cette immense idée de Hegel, que tout est vrai dans les doctrines, et qu'il faut en prendre le train et l'élan quoi qu'on veuille penser ou chercher, il me suffisait de formules émouvantes comme des proverbes pour me faire creuser sur le lieu même d'après cette idée fulgurante que tout est vrai et que tout semble faux. J'appliquai donc les maximes stoïciennes à nos connaissances modernes, par exemple à l'astronomie Copernicienne, et je reconnus alors nombre de fous qui disaient le vrai. Mais à quoi les reconnaître? A ceci, pensais-je, qu'ils croient avoir le vrai; au lieu que celui qui sait ne prend jamais son idée que comme un moyen pour saisir de plus près le monde. Comme je voyais que ceux qui savent la géométrie croient savoir quelque chose, alors qu'ils ne tiennent qu'un moyen de savoir, merveilleux à la vérité, mais qui veut aussi qu'on l'applique. En quoi je ne faisais qu'expliquer « l'image saisie et saisissante » qui était finalement le signe du vrai pour Zénon et Chrysippe. C'est la même chose que de

dire que l'énergique recherche est le signe du vrai. J'ai retrouvé cette doctrine dans Descartes, qui certes ne l'a pas prise là. Et Descartes m'a paru là-dessus plus obscur que les Stoïciens, et peut-être volontairement obscur. Car, chose digne de remarque, il y a accord en tous les temps entre les marchands de vérités pour réfuter de haut ce qu'ils ont nommé le Volontarisme; et c'est bien une sorte de maladie à leurs yeux.

Puisque par là au contraire je trouvais le moyen de m'expliquer à moi-même la doctrine de Lagneau, là-dessus très abstraite mais très ferme, on comprend que ce n'est point par humeur que je rompis tout de suite avec tous les doctrinaires sans exception, n'ayant point de temps à perdre en leurs disputes, et n'ayant point charge de les surveiller. J'ai fait mon chemin dans la compagnie de quelques grands hommes authentiques, et le reste n'a pas existé pour moi. Il faut bien que je me moque de ce qu'on en a dit et de ce qu'on en dira. J'ai pris au sérieux une seule chose, qui est de ne pas dire de sottises autant qu'il se peut, et de ne pas enseigner ce que je ne comprenais pas moi-même. Cela, qui est évident tout de suite si l'on m'écoute sans préjugé, est ce qui m'a valu de n'être jamais discuté comme professeur; on s'en tirait par là. Mais je n'en appelle à personne, pas même aux meilleurs de mes élèves; car je ne reconnais point de juges, et je n'en demande point. Sous ce rapport je pousse jusqu'à une indifférence qui m'étonne moi-même. Car bien plus d'une fois j'ai remarqué que mes raisons ne plaisaient point à un genre de public. Par exemple cette vue sur les religions, mise en forme bien plus tard dans Les Dieux, ne plus guère aux instituteurs, pour qui je l'avais d'abord exposée. Ma pensée réelle sur ce sujet-là est celle-ci : « Peut-être après tout ont-ils raison. » Je veux dire par là que l'or-

inaire critique des Évangiles, et l'ordinaire politique contre le prêtre, sont un moyen de culture et de réflexion qui peut convenir à quelques-uns. Non pas à moi; et tout est réglé par là, sans que je cesse d'être l'ami de tous ceux qui refusent de croire et prétendent examiner.

J'insiste à présent sur cette doctrine, certainement prise de Lagneau, de la volonté dans le jugement. Je pense l'avoir bien éclaircie, au moins pour moi. Ce que je crois, c'est qu'elle n'intéresse presque personne. Et ce que je veux dire, c'est que ceux qu'elle n'intéresse pas ne trouvent aussi rien de neuf à dire en aucune question, ni aucun moyen de réveiller les morts et les vivants. Au lieu que j'ai su par l'expérience que je pique toujours le lecteur en quelque point sensible, même si je traite d'Économie ou de Littérature. Et je veux dire ici ce que j'expliquerai le mieux que je pourrai, c'est que toute idée seconde ou troisième, que je trouve dans l'expérience, vient toujours en réalité de quelque philosophie tout à fait obscure et ignorée, que je nomme la philosophie première, et dont je tirerais le plus clair de l'art de ranger un bureau ou d'accrocher des rideaux, si j'en traitais. Ce lien secret, je le vois toujours bien; je ne sais pas toujours le montrer.

Je touche ici aux rapports des idées à l'expérience. Je veux dire seulement que je ne comprends pas ce que pourrait être une connaissance qui ne serait pas d'expérience. J'ai connu hommes et choses autant que j'ai pu, et souvent sur un indice, et avec une promptitude qui étonnerait si l'on ne tenait pas compte des lentes préparations. En ces dernières années, c'est-à-dire à plus de quarante ans de mes études supérieures, j'ai reçu d'un historien connu et qui ne me devait rien un compliment inattendu. « A Alain, écrivait-il, qui connaît les réalités

et qui ose les dire. » Je fus ravi. Mais cela me rappelle une autre aventure, qui finalement me donna encore une vue sur l'homme, et une plus grande amitié pour cette espèce à bon droit soupçonneuse.

Un critique non sans autorité, dans le temps que je commençais à être lu dans la Dépêche de Rouen, c'est-à-dire vers les années 1906-1910, commentant un mot du prince de Ligne, qui disait qu'on ne peut rien penser des grandes affaires si l'on n'y a été mêlé, ajouta qu'il connaissait deux exceptions à cette maxime, Renan et Alain. Cela était ridicule, et je le sentis. Mieux, c'était de quoi tuer un auteur. Et c'est bien ce qui m'arriva en ce qui dépendait de lui; car bien longtemps après, et au voisinage de ces années-ci, le même critique, je l'apppris par hasard, disait à mon sujet qu'un professeur ne connaissait rien de la vie; et qu'il espérait seulement que, dans ma retraite, je m'approcherais un peu de l'humanité réelle, des intérêts, des passions, et qu'alors je n'écrirais plus. Voilà comment un excès corrige l'autre. Certainement ce critique rougit de ce qu'il avait dit en premier, et il avait raison d'en rougir; et il en vint peu à peu à ce trait final de sévérité, certainement plus juste que l'éloge, et qui n'est pas sans portée. L'enseignement n'est pas un très bon poste; on y pense souvent sans matière, et de toute façon sans contrôle; de sorte qu'il se peut que d'année en année, et à mesure que l'on compose mieux ses propres idées, on se trouve de plus en plus étranger aux choses de la rue et à la réelle situation. Je n'ai pu échapper tout à fait aux inconvénients du métier. Ce que je veux dire maintenant, c'est que, si je me suis tenu tant bien que mal en alignement avec mes semblables et en communication avec le temps présent, c'est, à ce que je crois, que j'ai pensé toujours par de très vieilles idées qui

ont chance d'être bonnes à tout; et j'ajoute qu'ainsi préparé j'ai tiré peut-être de mon expérience, qui est celle de tout homme, des connaissances que manquent, au contraire, ceux qui essaient de courir après la dernière idée. J'espère expliquer mieux, dans la suite, comment j'ai beaucoup tiré de mes méthodes de l'âge de pierre. Lagneau me disait un jour qu'au cours d'une convalescence il n'avait eu comme objet qu'un treuil dans une cour et que cela l'avait instruit. Peut-être d'après cet exemple je n'ai jamais cessé de demander au treuil le secret de toutes les mécaniques, et je l'entends en ce sens que c'est encore aujourd'hui pour moi un vif plaisir d'esprit que de tirer de l'eau d'un puits. Et quant aux grandes affaires, je croirais bien qu'il n'y en a point, et que la ruse d'un Napoléon ressemble à celle d'un marchand de marrons. Faites bien attention qu'en écrivant cela je ne veux point rabaisser l'homme. Au contraire.

L'occasion est bonne pour que je dise un mot des critiques et du pouvoir des critiques. On peut savoir que je n'ai jamais adressé aucun de mes ouvrages à un critique. Ce n'est point par mépris. C'est plutôt que je reconnais à un critique le pouvoir de me détourner de publier un ouvrage; et, parce que ce pouvoir me semble injuste, je ne suis jamais curieux de connaître l'opinion d'un critique, ni de qui que ce soit. Mon plaisir est d'écrire, et de voir mon manuscrit transformé en imprimé. Mais jamais je n'ai conseillé à personne de lire mes ouvrages. Et il suffit souvent d'un incident, d'une page de manuscrit qui ne me plaît pas, ou d'un retard de l'éditeur à répondre, pour qu'un écrit soit laissé dans son enveloppe et que je n'y pense plus. Tant que j'écris, je ne me soucie de personne; mais, pour que je passe à la publication, il me faut des éloges et d'instantes demandes. C'est dire que les

méchants Génies, toujours occupés de leur gloire ou de leur ennui, m'auraient très aisément réduit au silence, si je n'avais été entouré toute ma vie par de Bons Génies, qui m'ont pour ainsi dire tiré un ouvrage après l'autre.

LORIENT

Je pense avoir donné une idée suffisante de mes trois années d'école. Le succès final ne fit jamais question. Je n'eus donc point les angoisses de l'examen, ni aucun genre de rancune. Je me montrai comme j'étais; je pensai très imprudemment, sans seulement concevoir le risque, et au fond sans aucun risque. Je me souviens d'une leçon sur l'Egoïsme et l'Altruisme, qui me fait encore rougir quand j'y pense. La jeunesse doit savoir qu'un immense crédit lui est ouvert.

J'arrive aux années d'apprentissage. Le métier m'attendait, et je n'en soupçonnais rien. Je versai d'abord tout mon paquet, qui contenait Platon et Aristote surtout; et je crus avoir traité toutes les questions du programme quand j'eus fait revenir des enfers ces deux ombres vénérables. Cela se passait à Pontivy, et j'enseignais à deux classes réunies, ce qui faisait trois élèves en tout, dont l'un approuvait de la tête et ne comprenait rien. Tous furent bacheliers, et cela ne m'étonna point. Je découvris un paysage d'idées étonnant. Je compris alors tout à fait qu'en commençant par les anciens on commençait bien. Or Platon est de tous les temps; je n'y ai jamais vu rien

à corriger; au lieu qu'Aristote est bien le recueil des erreurs vénérables qui se sont changées en vérités au contact de l'expérience. Je n'en veux pour exemple que ses astres, dieux subalternes, qui cherchent et aiment le mouvement circulaire, le plus parfait de tous; et encore mieux son dieu physique, qui n'est qu'un mouvement en cercle de vitesse infinie, et immobile par cela. Tout est faux ici, mais par réflexion tout sera vrai, car il est vrai que le cercle est le père des courbes. Aristote semble quelquefois, sous couleur de l'histoire du monde, écrire l'histoire de l'esprit. Je m'enivrai de cette idée. On revient à Platon; il le faut. Mais Platon est aussi trop sévère; car il ne cesse de ramener les prétendues erreurs de l'expérience à des fautes et presque à des injures de soi à soi. C'est alors, c'est devant Platon l'éternel, que l'on ne songe plus à invoquer l'histoire, le lent progrès, le lent changement dont il faut prendre le pas. Chimères que tout cela devant le Socrate de la République, qui donne toute la justice et toute l'injustice à choisir en un moment, qui est tous les moments. Il n'y a plus de destin ici; il y a la faute et la punition, et le lavage tout à neuf si l'on veut. Qu'est-ce que mille ans? Les temps sont courts à celui qui pense, et interminables à celui qui désire. Nul n'aime beaucoup ce genre de pardon sans aucune pitié. Chacun d'un coup de sa hache se coupe le doigt. Et Dieu est innocent! Je m'éblouissais de cette claire prédestination, qui n'est que si nous le voulons bien. Mais quelle dangereuse et quelle éternelle vie!

Sachant bien que cette philosophie de la lumière restait toujours en réserve, je me remis avec Aristote à gratter la terre comme un paysan. Je trouvai à la bibliothèque une édition convenable. J'entrepris un commentaire (après tant d'autres!) ligne à ligne de ces textes mutilés dont on

dirait qu'ils traduisent les hésitations, les digressions, les répétitions du professeur. Mais quels poèmes! Il dit des philosophes qui ont précédé: «Tous ont raison; car qui pourrait manquer la porte?» Et c'est lui qui, par d'étranges chemins, et des raisons qui font rire, nous jette dans la pensée la plus profonde peut-être qui ait jamais été écrite. «Il (Dieu) se pense donc lui-même; et la pensée est la pensée de la pensée.» D'après ces merveilles, je tentais donc de tout comprendre et de tout sauver. Mon Aristote et mon grand cahier étaient ouverts sur ma table. La peinture était mon seul repos; je courais avec un camarade retrouvé là; nous gâchions des couleurs et de la toile. J'apprenais que je n'étais pas plus fait pour la peinture que pour l'art des vers. Revenu dans ma chambre j'ajoutais page sur page; et de là je m'en allais enseigner à toute voix et à toute éloquence à mes trois élèves. C'est alors que je sentis, environ après six mois de ce régime, les premières atteintes de la fatigue; je n'en avais pas la moindre idée, parce que jusque-là je n'avais jamais travaillé dans la solitude, ou pour mieux dire dans une cellule de moine. Je me crus mort. J'eus un mois de maladie et trois mois de congé. Je ne savais pas vivre.

A Lorient, où je vins après cette première année d'apprentissage, je trouvai d'abord la même vie de moine, avec le jeu d'échecs et la peinture pour distraction, et un peu plus de travail par le nombre des élèves et la nécessité de maintenir l'ordre, chose qui, pour le dire en passant, m'était facile en apparence, mais en réalité m'irritait continuellement et me rendait soupçonneux en dedans, quoique j'aie toujours eu ce qu'on nomme autorité ou prestige. C'est que je voyais les causes; la frivolité toujours née du dernier matin; le bonheur de rire; la conta-

gion toute physique du bruit; la légèreté aussi de l'estime et de l'affection que l'on aime à supposer dans les élèves, et qui y sont bien, mais faibles, sans racines dans la nature, et emportées comme des fétus à la moindre occasion. Ces réflexions amères, qui ne cessèrent de m'occuper pendant tout le temps de mon métier, contribuèrent à me le rendre très pesant. D'autant qu'avec cette prudence très justifiée j'ai toujours été imprudent de nature, improvisant même quand j'avais préparé, et ne me refusant pas le trait comique. Choses dangereuses; mais je jouai toujours ce jeu. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai quitté le métier sans regret, et même, pour être franc, avec plaisir.

On conçoit que ces jeux d'acrobate m'épuisaient en deux heures de temps. Et comme je continuais d'y ajouter le travail du commentateur, qui ne cesse jamais, qui se grossit par ses propres progrès, qui voit avec bonheur d'énormes livres, et qui écrit à fatiguer la main, il arriva que je me sentis malade pour tout de bon, et que je connus le désespoir de me voir mourant à la fleur de l'âge. Je me trompais du tout au tout. Me voilà hors d'âge, après avoir fait la guerre de quarante-sept à cinquante ans, et réellement plus content de mon animal qu'en ce temps-là. C'est que j'ai connu le secret, il y a trois ans, de ces prétendues fatigues. C'étaient, comme je sus par le paroxysme, des vertiges résultant d'une affection de mon oreille gauche. Mais comment deviner cela? Réellement on croit mourir. En revanche, quand on sait bien ce qui en est, on redresse l'imagination, on ne la laisse point courir sur la trace des causes fantastiques. J'ai cru utile de noter ici cette cause très réelle d'une fatigue presque toute imaginaire, et qui m'a suivi en tout mon enseignement. Certainement ma méthode de travail fut changée par là,

et aussi mes ambitions de tout genre furent modérées, sinon annulées. Et en même temps j'appris à vaincre l'idée noire, ce qui est l'épreuve du philosophe. J'étais bien loin, au temps dont je parle, de faire de telles remarques. Simplement je me voyais condamné à une vie courte et difficile. Mais de toute façon, et même si je n'étais pas bien assuré dans ces pensées mélancoliques, je dus à ce moment-là renoncer aux travaux étendus; et ce fut un bien. Sortant donc de ma retraite, je mis le pied dans une ville très gaie et très remuante. J'y retrouvai deux camarades. Et ce fut une espèce de fête nocturne pendant six ans qui me guérit de mes humeurs. Alors je connus un peu le monde des coloniaux et des navigateurs. Je me mis à penser navires et canons, sans aller bien loin; c'était toujours mon treuil. J'admirais, et j'admire encore que l'obus qui s'élève ne cesse pas un seul moment de tomber selon la loi de toute chute. Je revenais de là à l'astronomie. Je me heurtais partout. J'avais le bonheur de ne pas comprendre comment l'orbite d'un astre est une trajectoire d'artillerie; choses qui semblaient tellement simples à un capitaine que je connus un peu, spécialiste de ces choses. Oui, mais, quand je lui demandai quelque explication, je reconnus que ce polytechnicien ne s'entendait pas lui-même. Platon m'éclaira soudain; je compris que l'opinion vraie n'est pas la science. Ce capitaine n'a jamais su ce que je lui dois; mais pourquoi chercher une pensée sous les habits dorés, où l'on ne peut jamais trouver qu'ambition, pouvoir et flatterie? J'ai fait vingt fois l'expérience, et je me suis rappelé le sévère Platon me disant: « Ce que tu voudras, tu l'auras, malheureux! » C'est à la suite de ces humiliations, bien plus sensibles à moi dans mon semblable que dans moi-même (Platon dit que chacun porte sa condamnation écrite sur son dos!),

c'est à la suite de ces humiliations devant le miroir que je pris par précaution un genre de fausseté dont je m'accuse, et qui fut bien dangereux pour ceux qui m'ont connu. Je pris pour règle de ne jamais croire que je susse la moindre chose; je pris pour règle aussi de croire ce que disait l'autre, et de ne jamais discuter que pour éclairer ce que disait l'autre. Le remède n'était pas bon pour l'autre, car souvent il ne se connaissait plus et disait plus de bêtises qu'il n'en pensait. Remarquez qu'à d'autres moments je galopais, chargeais et bourrais les contradicteurs, car on ne peut pas toujours être sage. D'où il vint que j'inspirai toujours une extrême défiance à ceux qui ne me connaissaient pas bien. Tant pis! Le monde de Platon n'est pas mauvais, ni bon, mais il est terrible par l'éclairage. On ne cesse pas d'y avoir honte de tout et même du bien, puisque l'opinion vraie n'est pas la science. Peut-être donnerai-je à la fin quelque idée de ces scrupules de conscience, tous en clair, tous concernant l'idée, tous éclairant soudain une bêtise qui n'est rien; et sans aucune profondeur; car les organes qui sont nos compagnons, et mains et mâchoires, et longues jambes, et ventre insatiable et foie aussi, miroir du malheur, n'ont point de profondeur du tout; ce sont des diamants sans pensée, si l'on sait voir. J'ai marché comme j'ai pu, par des chemins raboteux, sous la clarté redoutable du paradis. Je n'ai pas chargé mon âme de mes organes. Elle avait assez à faire de tout ce clair où l'on ne voit rien. Mais je remarque ici en hommage à tous les Aristote, et pour être juste, que les enfants de Platon sont légers et insolents, tant ils sont assurés de leur salut « s'ils le voulaient bien ». Au fond ils n'ont point de religion; ils ne savent pas épaisir la faute. Vous leur faites reproche d'être où ils sont; il n'y sont déjà plus. Les vices ne leur tiennent

pas plus que les vertus. Je demande pardon à tous les tristes de n'avoir jamais su être triste.

On comprend comment je revins à Platon, peut-être par frivolité. Mais j'eus d'autres occasions. Un congrès de géographie, où je figurai en amateur et sans gloire, me jeta dans les recherches géologiques. J'étudiai pièce à pièce le terrain breton; je cherchai et je trouvai des traces d'anciens glaciers dans les sauvages vallons de l'île de Groix. De là je vins, comme il était naturel, à l'idée de savoir tout. C'est de ce temps-là que j'ai pris des connaissances sur la terre, sur les bêtes, sur la physique de tout cela, et aussi sur la mathématique. J'eus en ces années-là un élève tout simple et modeste, qui était un génie mathématicien. Je lui enseignai vaille que vaille la philosophie de ces choses; il comprenait aisément tout cela et ne faisait jamais d'objection. Il m'apprit beaucoup sur ces méthodes d'aigle; car j'observai l'aiglon encore petit. Il est mort il y a quelques années calculateur à l'Observatoire de Paris, et auteur d'une thèse qui fut comprise peut-être de deux hommes dans le monde. Il s'appelait Fatou. Selon mon opinion il est mort de l'ennui mathématicien. Et il n'est pas le seul. Je veux donner ici à tous les génies en herbe une espèce de solennel avertissement. Qu'ils travaillent à développer en eux ce pour quoi ils ne sont pas doués. Alors ils auront du plaisir, et un avenir royal.

J'habitais, comme on voit, de beaux nuages, d'où je jugeais le ciel et la terre. La diversion fut politique, et assez brutale. Je me souviens d'un jour où Deville, un collègue qui était aussi interprète pour toutes langues dans l'armée, me dit en me montrant le journal: « Dreyfus n'a cessé de crier qu'il était innocent. » (C'était le lendemain de la dégradation.) « Moi je connais les militaires,

ajouta-t-il, et je soupçonne quelque erreur énorme dont jamais ils ne voudront revenir. » Ces paroles d'un homme qui aimait l'uniforme jusqu'au ridicule m'orientèrent aussitôt; d'autant qu'il jugeait brutalement, mais presque toujours bien. Toutefois je dois dire que ses immenses lectures ne faisaient point culture. Il est vrai qu'il était batailleur. Il a fini au Grand Quartier pendant la guerre, disputant contre tous, et fort de ses connaissances linguistiques. Avec cela ancien étudiant et praticien de physique. Le seul vrai militaire que j'ai connu; et il n'était pas militaire.

On sait que sa prédiction sur Dreyfus se réalisa de point en point. Je veux noter là-dessus une suite étonnante. Je connus après la guerre un capitaine à tous poils, bon camarade, et d'esprit libre à ce qu'il semblait. Or il me dit un jour : « Je n'ai point de parti pris. Ainsi, si vous lisez ma petite Histoire, vous verrez que, sur le sujet de l'affaire Dreyfus, j'ai résumé, et je crois impartialement, les thèses des deux partis opposés. » Je lui dis : « Vous êtes bien bon. Mais enfin l'innocence de Dreyfus est un fait non contesté. » Il changea la conversation. Je suppose qu'il pensa : « Voilà un dreyfusard, et c'était bien à prévoir. »

Il se trompait. Je ne fus dreyfusard que malgré moi, et par l'abondance de naïves sottises qu'on lisait dans les journaux du parti militaire. Autrement j'apprenais avec calme qu'un officier d'état-major s'était pincé le doigt dans son propre tiroir. Car j'avais travaillé en passant sur l'histoire militaire; je n'avais pas grande opinion de ces hommes violents et prudents; et je méprisais particulièrement tout ce qui touche à l'espionnage et au contre-espionnage. Je me trouvais ainsi dans la position d'un arbitre sans chaleur. Toutefois quand il fut évident que

les grands chefs s'honoraient presque d'une erreur, et en tiraient occasion de nous rappeler qu'ils nous gouvernaient, je me jetai dans la révolte, et je rattrapai mes amis dreyfusards. Nous jurâmes qu'on ne crierait point Vive l'Armée aux retraites militaires. Et, discourant sur des bancs de square, avec l'appui des ouvriers de l'arsenal et des marins, nous fûmes maîtres de la ville; et même nous préparâmes d'assez près une commune autonome, pour le cas, non invraisemblable, d'un coup d'Etat militaire. Je fus donc livré aux bêtes, je veux dire aux passions. Et dans ce feu je jugeai bien des choses et bien des hommes. Et c'est de là que je commençai à apercevoir les pièges de la politique. Aussi il me fallut lire de Marx et de Proudhon ce que je trouvais, et remonter au Contrat Social, où tous les fleuves de la révolte ont pris leur source.

POLITIQUE

On eût dit que le monde des hommes s'éveillait. Une Université Populaire se fonda du jour au lendemain. Tous les jeunes en étaient. Nous parlions à la ville et dans les faubourgs. Non point pour instruire. Nous disions au peuple ce qu'il pensait. Nous dévoilions toutes les tyrannies. Avec nous une partie de la sérieuse bourgeoisie, quelques officiers même, de terre et de mer. Nous apprîmes alors l'éloquence, qui suppose la fraternité toute généreuse. Jusque dans la campagne bretonne nous allions par voiturées. Je me souviens qu'un dimanche à Guéméné-sur-Scorff, qui est une ville du dix-septième siècle, où l'auberge a des vitraux sur plomb, je parlai sous la halle, devant une masse paysanne qui riait aux bons endroits. Je leur prouvai que le diable n'existe pas. Ensuite je ne sais plus quel conseiller d'arrondissement fit danser la dame de pique aux sons du piston; et puis il leur fit voir le fil noir, et tout le mécanisme du miracle, ce qui me semble encore aujourd'hui un très puissant moyen de mettre les enfants et les hommes en garde contre l'imagination. Un physicien, aujourd'hui très haut placé, en ce temps-là tout feu et tout gaieté, se levait de temps en temps pour certifier que les temps de la raison étaient

venus. C'est alors que l'on comprend que le peuple, ce fils d'Esopé, n'est jamais abruti ni endormi; il n'est qu'abandonné. On s'est demandé quelquefois ce qu'il fallait d'abord lui apprendre. Il n'y avait rien à lui apprendre. L'esclavage des uns, l'insatiation et la férocité des autres, sont choses si claires qu'il n'y a qu'à les dire. Ce qui n'empêche que nos idées, vaille que vaille, retentissaient étrangement et merveilleusement dans ces auditories. Certes nous n'attendions pas l'égalité; nous la posions et la voulions à tous risques (j'en suis encore là); mais bien mieux nous la trouvions toute grande. Je sus à ce moment-là qu'il y a assez de bon sens pour faire une République. J'étais lyrique et violent. Un ami bien cher, qui est mort trop tôt, helléniste, latiniste, et poète, avait encore plus d'action sur nos auditories, quoiqu'il fût d'abord suspect comme catholique déclaré. Et moi-même je l'entreprenais là-dessus, et il se défendait fort bien, ne voyant pas, disait-il, ce qu'il y avait de particulièrement irréligieux et immoral dans la messe. Et parce que nos discussions atteignaient toute violence, il me fallut bien réfléchir ensuite; on ne réfléchit, en tout cas je ne réfléchis, que sur des paroles imprudemment lancées; on les sauve d'abord, et là se trouve une certaine sophistique, qui fait partie de la pensée; mais il faut pourtant rougir de cette facilité. Alors s'élève la doctrine. Or je suis assuré qu'en politique tout au moins il faut choisir d'abord. Encore maintenant je reviens au libre choix, comme si les preuves étaient de peu, et je jure de ma politique avant de l'examiner. Il faut convenir que les difficultés viennent ici, et très justement, d'un parti qu'on a pris; et c'est pourquoi les arguments ne changent jamais les opinions. En ce temps-là, ce genre de facilité et de difficulté faisait comme un vide sonore devant moi.

J'ajournais, sans savoir que j'avais raison d'ajourner. Le courage de penser vient de ce que l'on est d'abord suspendu dans le vide. On choisit le plus beau parti; toute réflexion porte avec elle des regrets; mais on a juré. Qui n'a pas juré ne sait pas penser. Ces choses m'étaient aussi sensibles que l'air; et je n'avais pas peur. Maintenant je comprends qu'au contraire le solide se trouve par là, avec la précieuse résistance. Je devais mettre du temps à débrouiller l'écheveau politique, depuis toujours livré au chat.

Après l'éloquence, la presse. Il se fonda un journal radical, qui aussitôt manqua d'argent et de rédacteurs; il ne mourut pourtant qu'après que j'eus quitté la ville. C'est peu de dire que je l'aidai; j'arrivai bientôt à y faire le principal. Le rédacteur en chef était un homme de café. De temps en temps il pleurait sur sa propre paresse et me jurait une gratitude éternelle. Il me paya pourtant d'un bon conseil. Quand je le quittai il me dit : « Vous collaborerez à plus d'un journal. Eh bien, croyez-moi, n'allez jamais au journal. »

Le fait est que j'y passais mes soirées, souvent jusqu'au matin. Le travail courant était fait par un homme de métier. Mais je voulais du sérieux et du brillant. Or je trouvais aussitôt des difficultés qui m'étonnèrent beaucoup. C'est alors que j'écrivis des chroniques, à l'applaudissement de tous; et en effet c'était raisonnable et plat. Je le voyais bien. Alain, qui entra alors en scène, commença très mal. Il écrivait comme un professeur. Cette maladie du style me poursuivait jusqu'à Rouen. Mais il fallait écrire et j'écrivais, toujours sans rature, bien entendu, toutefois de façon à me guérir à jamais de toute ambition littéraire. Tout métier veut apprentissage.

Cependant j'avais occasion de conseiller le gamin qui

était chargé des faits divers. Je lui appris comment on fait un incendie, une fête publique, un bel enterrement, un lancement de vaisseau. Il n'avancait guère, et, dans les grandes circonstances, je fis le travail moi-même, au galop, et sans signer. Au diable le style! Mais voici que le style se montra de lui-même dans ces improvisations. C'est alors que je connus le succès; car je sus que le secrétaire de la rédaction, qui était un praticien, copiait ces articles non signés et les apprenait, comme des modèles, disait-il, supérieurs à tout ce qu'il avait lu. Je bondis sous cet aiguillon; je revins; je cherchai le secret de cette éloquence; je galopai avec la foule; j'imitai la rumeur et le mouvement; j'arrivai presque à me plaire. On comprend que ces travaux furent profondément secrets. C'est alors que j'achetai le premier de trois cahiers que j'ai encore, où je m'exerçais tous les jours, manquant la vague souvent, m'élevant quelquefois; m'appliquant à être naturel, guettant l'inspiration subite, et la fixant. Je connus alors le bonheur d'écrire. Et ce travail fut continué jusqu'aux Propos. Avec quel ravissement je trouvais ensuite dans Stendhal cette espèce de maxime, qu'il avouait avoir connue trop tard : « Ecrire tous les jours, génie ou non. » En suivant cette idée je me persuade que si le journal radical de Lorient avait eu besoin de romans-feuilletons, j'aurais appris à faire des romans, après en avoir manqué une dizaine et peut-être plus.

En tous ces exercices, de parler et d'écrire, je tirais les idées comme les chevaux tirent le foin. Il fallait pourtant découvrir un ordre, des principes, une clef enfin de l'expérience. J'avais depuis longtemps pratiqué Montesquieu, qui devait me rattacher à la terre. C'est à Lorient que je découvris, dans la bibliothèque publique, l'ouvrage de Lacombe qui a pour titre : L'histoire considérée comme

science. *Au vrai c'était un très bon manuel de sociologie, et donc de terrestre politique. Mais Rousseau fut toujours mon maître; je l'ai lu, je puis dire, en tous sens; et encore hier j'ai retrouvé dans Les Confessions une idée que je croyais bien avoir inventée. Il s'agit des rêveries de l'abbé de Saint-Pierre. « Cet homme rare, dit Rousseau, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ces systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont et qu'ils continueront d'être. »* En copiant ces lignes, je comprends mieux que jamais comme il est nécessaire de relire vingt fois les mêmes choses. Car peut-être le lecteur ne reconnaîtra point une idée dont je suis très assuré, c'est que la structure de l'homme commande toute la politique et que cette structure n'a point changé et ne changera jamais. Cette idée afflige tous mes amis, ou presque. Ils croient au progrès; c'est pour le progrès qu'ils se dépensent. Et moi, seul ou presque dans mon parti, je vois et je dis que nous retombons toujours au même point de difficulté. Par exemple vouloir la paix afin de retirer aux tyrans tout leur avantage; et pourtant se battre pour la liberté. Tout bien considéré je crois qu'il n'y a point de porte; il faut s'arranger de ces idées ennemies et vivre avec elles, ce qui est œuvre de patience et toujours à recommencer. C'est pourquoi je me suis toujours dit radical, et jamais socialiste.

Je reviens à Rousseau et l'on devine peut-être comment je l'ai pris; nullement comme un rêveur, mais plutôt comme un esprit positif qui ne cesse d'adhérer à l'expérience commune. Je sais qu'on le juge souvent tout au contraire, et surtout d'après ses farouches passions, que

l'explique assez, pour mon compte, par des persécutions très réelles. Les pierres de Motiers ne sont pas un rêve. Enfin j'aime cet homme-là et je me fie à lui presque autant qu'à Platon.

La pénétration de ce rare et puissant esprit devait ébranler le monde. Car, partout où il a porté sa lente attention, l'attaque est directe. Mais je dis plus, je dis que l'invention en cet auteur a de quoi nourrir les siècles. Ceux qui voudront bien lire la célèbre Profession du vicaire dans l'Emile y trouveront deux choses. Premièrement une preuve de l'âme par l'analyse du jugement; je dis une preuve pour abrégé; mais une sorte d'expérience réfléchie qui fait entendre que la pure matière ne suffit pas à la perception même. L'esprit libre, qui se découvre lui-même ici, doit s'arranger de lui-même et ne pas tricher. C'est déjà la moitié de Kant. Ensuite se montre l'autre moitié, assez connue, non moins difficile à saisir, et c'est la doctrine de la conscience infailible. Je le redis, qui ne veut pas tricher (et qu'y gagnerait-on?) reçoit ici deux sérieuses secousses. C'est dire en peu de mots que l'âme et Dieu nous sont accrochés, et que la précaution de nier (que d'ailleurs je comprends bien) ne suffit pas. L'idée est d'importance, et je me sens en mesure de l'expliquer tout à fait (si l'on ose dire). J'y arriverai par touches successives; et je conviens qu'un ouvrage comme Les Dieux a grand besoin de cette préface.

J'en suis à la politique. On s'y trouve tout de suite jeté dès qu'on essaie de juger l'homme tout nu; et c'est pourquoi la persécution a suivi le malheureux Jean-Jacques. Il est à l'origine du mal. En prenant les questions comme lui, on peut bien être chrétien ou catholique, et même monarchique; au fond on est jacobin. Mais l'attaque aux prêtres n'était pas la pire. Le Contrat Social n'était pas

moins effrayant que L'Emile. Il mettait en question l'obéissance, simple fait de coutume et que Retz en ses Mémoires dit qu'il ne faut jamais livrer à l'examen. Tout est dit là-dessus dans le chapitre qui a pour titre : Le Droit du plus Fort; et je tiens qu'on n'a rien lu de pareil depuis Platon. Par un bonheur, ce qui veut respect s'enorgueillit du nom de puissance; ce mot étourdit, et cela se comprend. Que faire contre la puissance? S'indigner? Cela est vain. Cela est attristant. On aime mieux arrêter en soi-même tout commencement d'examen. On s'indigne alors si le voisin examine. On trouvera ici un exemple de ce genre de fureur qui en tout homme est le premier effet d'une pensée. Et certes il n'est pas agréable de partir en révolte quand la vie est seulement passable. Et de toute façon n'est-ce pas changer force pour force? Peut-on vaincre autrement que par la force? Et encore faut-il vaincre sans cesse. Le plus fort ne peut cesser d'être le plus fort sans perdre aussitôt tous les fruits de la victoire. Tel est le texte de l'histoire passée, où les violences n'en finissent jamais, où vainement on a cherché quelque formule de paix qui consacrait la victoire. Et nous voyons beaucoup d'hommes qui s'ébahissent de ce fait que le vaincu piétine ses engagements dès qu'il le peut. C'est qu'il n'a fait, par ses promesses, que reconnaître une force supérieure. La victoire n'est jamais qu'un fait; un fait est détruit par un autre fait. Il ne peut donc y avoir de paix par la guerre. Et la même chose est à remarquer dans l'existence intérieure des Etats. Le pouvoir semble quelquefois vouloir persuader; mais on reconnaît à l'accent que ce n'est qu'une manière de forcer. La contrainte paraît dès qu'on résiste; elle devient aussitôt fort brutale. Le pouvoir militaire est le type même du pouvoir politique fondé sur la force nue. En vain on vou-

draît distinguer des cas où la promesse engage. Il se présente des situations imprévues, comme pour les Russes qui combattaient en France, dès que la Russie eut fait sa paix. Dans ces cas-là il se peut que les pouvoirs cèdent, mais par leur propre inspiration; c'est dire qu'ils ne cèdent point. Et si, sérieusement, le subalterne essaie de discuter, la violence seule répond. Cela est d'expérience et de prompte expérience, maintenant comme dans tous les temps. Et puisque les pouvoirs civils ne sont pas moins prompts à exiger l'impôt, puisque le juge ne s'assure pas moins promptement de la personne d'un simple prévenu, les pouvoirs se présentent donc comme des faits, à l'égard desquels tout ce que l'on peut faire est permis. Et comme on peut toujours tenter de tuer en risquant sa vie, toute résistance, sous toute forme, est donc aussi légitime que l'usurpation elle-même.

On verra, en se reportant au célèbre chapitre que j'ai cité, que Rousseau dit les choses autrement et d'inimitable façon. On verra aussi que je ne force nullement sa pensée; mais il n'est pas question de discuter là-dessus. Je veux seulement, par mes libres commentaires, donner une idée des réflexions sans fond auxquels conduit la lecture de ce terrible chapitre, pourvu qu'on lise véritablement. Je comprends aussi ceux qui ferment les yeux au bon endroit (qui est le mauvais). J'ai remarqué que l'homme sait très bien prévoir, et comme d'un coup d'œil, les conclusions où le mènerait telle pensée; et c'est pourquoi on le voit combattre par précaution, et bien avant d'avoir compris. D'où vient l'extrême difficulté de persuader. Ce n'est pas du tout que l'homme soit bête; au contraire c'est parce qu'il n'est pas bête qu'il voit tout de suite où une petite vérité le mènera.

Pour ma part je suis entré sans crainte dans ce che-

min, qui est bien celui de la révolte; et c'est de là que j'eus besoin de suivre à ma mode les idées de Jean-Jacques, et d'arriver enfin à l'idée d'une République où j'eusse d'autres devoirs que de céder à une force supérieure. Tel est le problème posé par Le Contrat Social; ce titre n'annonce nullement, comme on feint quelquefois de le croire, une étude sur l'origine des sociétés; non, c'est bien plus grave. Il s'agit de formuler les titres d'une société supposée légitime, c'est-à-dire qui aurait droit de compter sur la libre obéissance de ses membres. Or tout contrat étant libre, c'est-à-dire entre égaux, le contrat n'est jamais entre le citoyen et les pouvoirs; et l'on aperçoit tout de suite qu'il faudra que les pouvoirs soient provisoires, et révocables d'une certaine façon. Le contrat ne pourra être qu'entre un citoyen et ses égaux, chacun recevant le secours de tous en échange de celui qu'il promet à tous. En cette situation personne n'obéit et personne ne commande; chacun est à la fois souverain et sujet; comme souverain il décrète ce à quoi il devra obéir comme sujet. Cette situation étrange, d'un peuple debout et délibérant, n'est jamais réalisée à la rigueur, sinon pour un très petit peuple. Et pourtant un peuple n'est un peuple qu'autant qu'il renouvelle, et presque à chaque minute, ce serment de lui-même à lui-même. De toute façon il faut un moment où les pouvoirs n'agissent plus, où tout soit remis en question. Que le suffrage soit universel d'après cela, c'est ce qui va de soi; celui qui serait exclu du suffrage serait un mercenaire qui n'aurait ni droit ni devoir. Il serait en dehors du contrat social, comme sont, en fait, les étrangers en tous pays. On a assez remarqué aussi que la volonté générale, résultant de cette assemblée des citoyens, suppose l'unanimité. Cette difficulté ne m'a pas embarrassé longtemps. Car il est clair que toutes

les situations sont difficiles, toutes les solutions provisoires, et que la majorité faisant loi est un moyen bâtard, comme aussi le jugement des magistrats, qui, eux non plus, ne sont pas infallibles. Mais, me disais-je, il n'est pas moins évident que la résolution de suivre la majorité dans les questions épineuses, ou, pour parler mieux, la pluralité des suffrages, cette résolution est prise à l'unanimité, sans quoi le passage au vote n'aurait aucun sens; en sorte que celui qui irait au vote avec la résolution de désobéir si le plus grand nombre décide contre son avis, celui-là se met en dehors du contrat social. Même remarque sur la résolution de décider, par représentants, d'obéir aux chefs militaires, de prendre pour bonne et juste la sentence de l'arbitre.

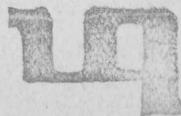
Considérant la question encore d'un autre côté j'essayais de montrer aux autres et à moi-même qu'une loi n'est jamais (si elle est une loi véritable) une servitude imposée par le plus grand nombre au plus petit nombre, mais une servitude imposée également à tous, en sorte qu'il est impossible qu'une vraie loi s'éloigne beaucoup de la volonté générale. Le service militaire est obligatoire pour tous, l'instruction aussi, l'hygiène aussi. Que le grand nombre en ait ainsi décidé, cela prouve que ces décisions ne peuvent être mauvaises, étant invraisemblable, si elles étaient mauvaises, que le plus grand nombre, puisqu'il les subit, ne s'en aperçoive pas. Et encore faut-il remarquer que ce plus grand nombre, qu'on voudrait prendre pour un autre tyran, n'est qu'un être fictif. La majorité se déplace selon les questions, et bien plus qu'on ne croit; par ce mouvement, on se trouve rapproché de l'unanimité désirable, et, ce qui importe surtout, délivré d'esclavage et de révolte. Il est évident à mes yeux que ces principes sont les vrais dès que l'on se met à la recherche

d'une autorité légitime. Et si l'on veut, d'après ces principes, considérer l'histoire, on s'aperçoit que la paix intérieure d'un pays a toujours fini par reposer sur un certain consentement unanime qui n'enlevait nullement le droit de se plaindre et de changer les lois particulières. Et on trouvera toujours, dans toute société réelle, un mélange de coutume et de consentement. Par exemple dans nos pays démocratiques, beaucoup de lois civiles sont de coutume, et toutes les lois criminelles sont de consentement. Les criminels sont presque toujours des hommes qui consentent, sauf en un cas particulier; c'est une affaire d'arbitrage. Et ceux qui ne consentent absolument pas sont alors, de leur propre volonté, exclus de la société et même exclus du droit.

Exclus du droit? Ce n'est pas si simple. Il n'y a pas intérêt à exclure jamais personne absolument. Le droit a besoin d'être publiquement appliqué à tous. Et il faut dire encore que le pur révolté n'est qu'une fiction; en revanche la pure révolte est un moment en chaque homme, qui signifie que le contrat doit être scellé encore une fois, et encore une fois librement. Celui qui, d'après des réflexions de ce genre, observera les mouvements des citoyens et des partis, comprendra, je crois, comment la liberté réelle circule dans un corps politique, et qu'elle finit par être aimée unanimement au-dessus des discordes. Mais cela c'est le fond et le fin de chacun; et chacun est libre aussi de ne pas le dire trop haut, de façon à n'enivrer point les magistrats et colonels, qui ne sont, après tout, jamais que des subalternes nommés pour un temps et sous condition. Ce jeu politique ne m'a jamais semblé vain; c'est que j'ai vu et je vois les difficultés; c'est que j'ai vu et je vois les précautions qu'il faut prendre contre les pouvoirs, toujours disposés à l'abus. De là résultent

un certain nombre d'idées qui sont nouvelles encore aujourd'hui, et d'avenir encore aujourd'hui. Par exemple la manœuvre parlementaire nommée interpellation, sera prise de plus en plus comme un avertissement public, sans autre sanction que la publicité même, qui, d'après ce que j'ai dit de l'opinion, et de la volonté générale qui est l'âme de l'opinion, suffit toujours. Au lieu que si l'on s'habitue à renverser comme on dit les pouvoirs, c'est leur faire confiance tant qu'on ne les renverse pas; et c'est de là que se prennent les habitudes tyranniques. Simplement il faut que le gouvernement se soumette à l'opinion, je dis durable, et non pas d'humeur; et c'est ce qu'il fait toujours. C'est donc une question principale de chercher comment l'opinion s'exprimera le mieux et le plus librement. Toujours est-il que l'opposition du sujet et du souverain en chaque homme rend très bien compte de nos mouvements secrets. On résiste, on proteste, comme sujet; et secrètement comme souverain on approuve. Mais d'après cela il faut s'attendre aussi à des apparences de l'opinion, trompeuses et tumultueuses.

Tel est le texte des réflexions d'où j'ai tiré des conclusions neuves, dont quelques-unes commencent à être reconnues. Par exemple je fus toujours opposé à la représentation proportionnelle, qui n'est au fond, par l'organisation des partis, que la recherche d'un pouvoir qui aura le droit de tyranniser. Puisqu'un vote n'est jamais (selon l'opinion unanime) qu'un moyen bâtard de décider (comme est l'arbitre), il n'est pas conforme aux principes de fortifier en idée ce genre de décisions, encore moins de fixer, par des partis jurés, ce plus grand nombre qui en fait décidera. Au reste tous les ambitieux sont pour la représentation proportionnelle, qui en fait a perdu plus d'une République.



Ce développement, si je l'ai bien conduit, reste ouvert. Toute la sagesse politique consiste à ne pas le fermer. Je crois que l'idée du Contrat Social est seule propre à éclairer ici la révolte aussi bien que l'obéissance. Ce discours serait infini. Je voulais seulement expliquer comment j'ai abordé le problème politique.

ABSTRACTIONS

Mes sept années de Lorient, qui me conduisent jusqu'en 1900, c'est-à-dire à mes trente-deux ans, furent occupées en somme, si l'on néglige le temps perdu, à des études dispersées, et dépendant souvent d'un événement ou d'un livre rencontré, mais qui avaient toujours pour fin de surmonter en moi-même quelque sottise qui se montrait. Dans la mathématique, je n'avançai pas beaucoup, recommençant toujours le passage des quantités fixes aux variables, et arrivant aux dérivées comme à un procédé pour le maximum ou le minimum, en essayant de comprendre ces mystérieuses propriétés. Je n'admirais pas beaucoup les praticiens, qui se servaient de ces formules comme d'abrégés. Ceux-là n'étaient que des apprentis, je le voyais bien. Mais je savais par La Revue de Métaphysique, qui dès lors se livrait aux mathématiciens, que les inventeurs en cette science avaient d'immenses perspectives où mes difficultés ne figuraient seulement pas. J'étais un écolier qui épelait, et qui voyait que d'autres lisaient couramment. J'avais de l'ambition, mais non pas cette puissance de travail qu'on m'a supposée quelquefois. J'ai déjà dit que j'avais dû modérer mon premier élan. Je ne travaillais avec l'entière application que durant de courts

moments. Bref, dans la mathématique je n'avais guère, et il en fut toujours ainsi, ce qui m'a fait comprendre qu'en ces matières l'on gagne beaucoup à un bon maître et au travail d'écolier. Mes limites, je le dis tout de suite, furent à bien comprendre et pratiquer les logarithmes, jusqu'à les calculer de tête, et à lire comme il faut Lagrange sur les fonctions dérivées. Je ne fis guère usage de ce savoir. Je vivais dans un temps où la mathématique donnait ses feux d'artifice; et le pire, c'est qu'elle débordait sur mon métier, donnant d'un pied dédaigneux dans mes petites constructions. Le détail peut instruire ici; on verra par quel hasard je fus jeté dans ce genre d'études, qui me prit bien du temps, sans que j'aie jamais su autre chose qu'épeler.

La Revue de Métaphysique fut fondée comme je parlais pour la province. J'y collaborai assez régulièrement jusque vers 1904. Je la recevais; je la lisais; j'y avais puissance. Or j'avais rencontré à Lorient un bon mathématicien, qui essayait d'être mieux que praticien. Il aimait parler et discuter. Ses thèses revenaient à ceci que les mathématiques les plus abstraites reposent sur l'expérience. Et il se plaisait à le montrer d'après un exemple simple. On n'arrive pas, disait-il, à démontrer à la rigueur que l'on peut changer l'ordre de deux facteurs sans changer le produit; mais on voit qu'il en est ainsi, d'après un rangement de points ou bien d'objets. On peut compter les unités horizontalement et les rangées verticalement, ou bien le contraire, et le nombre est évidemment toujours le même, puisque la manière de compter n'effleure même pas les choses comptées. Et de là des conclusions sur l'art d'enseigner, que Laisant développa aussi d'après les mêmes vues dans son ouvrage L'Initiation Mathématique; et il parut bien alors que cette méthode n'initiait pas

véritablement. Au temps que je dis, c'était en 94 ou 95 environ, ces remarques étaient neuves pour moi. Quoique je ne fusse pas disposé, d'après un premier contact avec Kant, à décider que l'expérience mathématique fût une expérience ordinaire, ni que le théorème en question fût une loi de la nature empiriquement découverte, néanmoins je trouvai que cette thèse empiriste de mon ami B... se présentait bien, et en somme qu'il n'était pas mauvais d'éveiller là-dessus quelque discussion. Donc l'article fut écrit par B... et envoyé par moi. Cette initiative innocente fit éclater sur la tête des amateurs de philosophie une espèce d'orage abstrait qui dure encore; il nous vint des cyclones du fond de l'Europe et La Revue en resta agenouillée. Le premier effet fut une riposte foudroyante du fameux Poincaré Henri, d'où il résultait avec évidence que mon ami B... connaissait peu la question. Alors se déroula, pour les lecteurs de La Revue, une démonstration limpide et laborieuse, conduite par degrés à partir du simple, et qui servit à illustrer ce que Poincaré appela méthode de récurrence, méthode qui devint célèbre auprès du public cultivé. Suivirent des acrobaties bien plus étonnantes encore. Les mathématiciens répandirent alors leurs clartés froides, et exercèrent à nos dépens leur esprit de combinaison. Les fonctions, déjà ardues pour moi, prirent un sens purement céleste, c'est-à-dire furent présentées comme des définitions arbitraires développées ensuite selon la pure logique. Sur quoi se greffa la logistique, ou algèbre philosophique, plus difficile encore à suivre, et, comme je sus à la fin, de maigre profit; au lieu que les mathématiciens étaient et sont encore rois de physique. Il fut donc prouvé que les philosophes n'avaient plus qu'à s'instruire péniblement de ces grands secrets; et gare à eux s'ils en parlaient mal! J'en connus qui cédaient; j'en

connus qui flattaient. Cela ne m'allait pas. Je me mis à travailler de nouveau le mouvement accéléré et le commencement de la géométrie analytique. Au train dont j'allais, j'étais à cent lieues de ce qui se donnait comme la nouvelle philosophie. Ma règle était de ne parler que de ce que je savais; j'espère qu'on jugera que je n'y ai pas manqué.

Pour dire vrai, je me sauvais, en ce temps-là même, d'un autre côté, comme si j'avais voulu moi aussi fatiguer les suiveurs. Je parle ici des dialogues que je publiai dans La Revue sous le nom de Criton, et qui eurent justement le genre de succès qui va aux énigmes bien présentées. L'inspiration en venait d'Aristote, mais d'un Aristote peut-être inventé. J'avais pris sa physique au dieu tournant comme un degré seulement; et j'avais essayé de comprendre en quel sens il peut dire que le mouvement est passage de la puissance à l'acte, autant dire action dans le sens plein. Ce qui m'aidait là, c'était la notion de mouvement relatif, que j'avais trouvée dans la physique de Descartes, et d'où il résultait clairement que le mouvement n'est pas une chose donnée telle quelle, ni donc une partie de l'existence, mais plutôt un élément formel et un produit de pensée. Par cette remarque je surmontais les fameux arguments de Zénon, remis en lumière par La Revue; car le mouvement, ainsi que je le prenais, était indivisible; c'était bien, comme Jules Lachelier l'a écrit de l'espace: « Un tout donné avant ses parties. » J'espérais même mieux dire; car une forme n'est jamais donnée. Mais admirez alors les conséquences; le mouvement est donc fini avant de commencer; ces paradoxes ont un sens, pourvu qu'on n'aille point confondre la pensée et l'objet; et j'ai depuis conduit la même idée assez loin; car il faut toujours dire et comprendre que la pensée com-

mence par finir. Mais, comme disait J. Lachelier, qui me surprit dans ces exercices: « C'est un peu la mer à boire. » Toujours est-il que je bus la mer d'une gorgée, et Dieu avec, et tout avec, comme on peut remarquer dans le premier dialogue. Je ne pouvais tenir sur ces positions, à mesure que je comprenais mieux comment Kant avait critiqué une fois pour toutes les tentatives de ce genre-là, qui reviennent toutes à confondre la forme et la matière. Et en somme mon début fut un début; ce fut même le début; toute philosophie est d'abord naïve de cette naïveté-là, et audacieuse et subtile comme j'étais. Je ne renie point ces dialogues. Beaucoup y furent pris.

Je vais vite maintenant à me dépandre; je vais trop vite. Nous sommes ici au carrefour. J'ai souvent compris que ce qui manquait aux mathématiciens c'était d'avoir lu Kant; mais j'ai remarqué aussi que plus d'un a lu Kant sans assez le comprendre. Sur un exemple simple, je ferai voir au moins la difficulté. Y a-t-il un nombre d'étoiles? Si oui, il est donc pair ou impair, etc... On voit arriver, si je puis dire, tous les genres d'infinis. Mais attention au nombre, s'il vous plaît. Si le nombre est donné comme les choses, et comme une propriété des choses, alors, oui, il faut dire qu'il y a un nombre infini et qu'il n'y en a point. Mais à regarder de plus près le nombre, on voit que la liaison entre les unités est de forme, et par un décret du penseur; il choisit cette liaison comme dans mon autre exemple il choisit l'axe immobile et le mouvement. Mais ni ce mouvement choisi, ni cette manière de compter choisie ne peuvent être dits existants; ils sont de l'ordre des pensées, qui se font et défont sans péril pour le monde. Adieu donc, si tu as bien compris, lecteur, adieu à la métaphysique de l'objet. Il n'est plus de possible qu'une métaphysique de l'esprit; et il est vrai aussi qu'on